

VIII

De l'autre côté de la Lufira, 1^{er} juin 1896

Mon cher Désiré*

1^{er}. Enfin je suis en route : j'ai quitté le Lofoi ce matin à 8 ½ h après avoir fait une exécution capitale.

Hier soir un homme du poste de Moicha* m'emmenait un indigène solidement enserré qui avait donné un coup de couteau à un des soldats du poste. Moicha* lui-même a fait prendre l'homme et me l'a expédié par les siens. Je l'ai fait pendre.

L'homme avait refusé de porter du sel et s'était jeté avec un couteau sur le soldat qui l'accompagnait par le bras.

J'espère qu'ils y regarderont à 2 fois avant de recommencer.

Voyage assez agréable, les eaux étant baissées de beaucoup depuis quelques jours. Seulement 10' dans le marais, mais j'ai dû pour cela faire un long détour. [...].

2. Comme nous n'avons plus de tente, je suis obligé de faire construire tous les jours une maison en paille.

Je n'ai pas eu froid malgré la proximité du marais.

Longé la lisière du bois assez longtemps et fait un voyage assez agréable. Revu le village de Kassongo Komono que j'avais traversé à mon arrivée au Lofoi. Ce village n'existe que pendant les inondations. Idem pour celui de Mapanda où je loge aujourd'hui. Arrivé au campement je suis allé faire un tour dans le bois où j'ai tué une grande antilope. Je comptais reprendre le chemin vers Bunkeïa en arrivant à Kassongo Komono, mais la route est abandonnée et je n'ai pas voulu risquer de patauger dans les herbes.

3. Beau voyage à travers bois – comme je te l'ai dit dans un précédent itinéraire – où à cause du gibier on retrouve difficilement son chemin. Quitté la caravane pendant quelques minutes pour tuer un zèbre. Si cela continue tout le peuple mangera de la viande. Arrivé aux villages de Kombo Kombo* et Molékélwa*; tout le monde en fuite. Quand la caravane est passée l'autre jour personne ne manquait et les hommes des villages ont aidé à construire les maisons des blancs. Je suppose qu'ils ont décampé parce qu'ils ont appris notre arrivée et qu'ayant sur la conscience la vente de 2 pointes d'ivoire, ils ont jugé qu'il était plus prudent pour eux de s'éclipser. Comme ils n'ont pas eu le temps d'enlever les vivres, j'ai autorisé toute la caravane à se ravitailler sur leur compte. C'est déjà une belle punition.

4. Campé près d'un marais, milieu entre les deux où j'ai campé jadis. Il me semble trouver un certain mauvais vouloir dans les indigènes des environs : hier c'était Molékélwa* qui décampait ; aujourd'hui je trouve le campement de de Besche* brûlé. Je ne pense pas que ce soient les gens de Molékélwa*. Demain probablement Mirambeau* et ses villages seront en fuite. Bref ça m'est égal, ils paieront plus tard une forte mirambo†.

Il est bien entendu que personne ne s'est montré dans les environs depuis hier matin. J'en suis heureux car les 500 personnes de la caravane se sont ravitaillées en tout, y compris poissons et viande, au moins pour 4 jours. Si Mirambeau* décampe, je fais au frais du peuple un nouveau ravitaillement et ainsi de suite. Tiré dans une bande de « kounji† » avec un express

gros calibre mais j'ai manqué. Je pense que tu seras encore une fois content de mon voyage et de l'itinéraire que je te ferai.

5. J'étais parti ce matin avec l'intention d'aller loger chez Mirambeau*, mais ayant rencontré vers 9 h un marais avec une eau convenable j'ai commandé : [«] Halte [»]. J'avais d'ailleurs encore 3 h^{es} avant d'arriver et c'est trop pour les porteurs et puis j'ai le temps. Enfin il y a du gibier dans les environs et je me propose de faire une promenade dans le bois l'après-midi.

Il faut que je t'en conte une bonne de l'affaire des révoltés et qui dénote chez celui qui l'a faite un rude je-m'en-foutiste :

C'était en face du Lomani, les révoltés d'un côté, les troupes de l'Etat de l'autre. Les révoltés avaient à leur disposition toutes les barquettes de sorte que les troupes ne pouvant passer devaient se contenter de les empêcher de traverser le fleuve et détachaient pour cela des postes assez importants le long du fleuve. M^r Swesson* officier Norvégien [sic] détaché ce jour-là dit : [«] Je vais faire une farce aux révoltés [»]. Il installa son parti dans un ancien village non loin du fleuve et lui va se placer dans une chaise longue à environ 150 mètres de l'ennemi, bien en vue – au préalable il avait placé un excellent tireur derrière un pan de mur dans lequel il avait percé un trou convenable.

Les Batétélas* voyant un blanc si bien à leur disposition commencent un feu roulant, lui, le monocle à l'œil semblait approuver et s'amusait comme à la fête. Au moment où les révoltés enragés de se voir ainsi narguer s'approchaient de plus en plus de la rive, Swesson* fait un signe et son tireur en flanque un les pattes en l'air !

Alors lui satisfait rentre et dit : « Je les ai eu et je me suis rudement amusé ! [»] ... Comment la trouves-tu ?

Tué une « kounji† ».

6. Tout est bien arrivé comme je m'y attendais : Personne dans les villages. Arrêté à la Dikulué pour chercher un gué ; les barquettes avaient été enlevées, ça a duré 25 minutes. Après le passage je me suis mis en route pour aller camper au village de Mirambeau* où j'ai logé jadis : Tout est abandonné et le village s'est réuni à celui de Kakomba. J'ai brûlé derrière moi pour punition. Note qu'en passant il y a 3 semaines le chef est venu inviter de Besche* à coucher dans son village et lui a offert 15 paniers de choses différentes. Je me demande si Sampwé* (c'est à dire son fils Kambilou MBilou) ne serait pas là-dedans pour beaucoup. Nous avons un rude compte à régler à mon retour et je lui réserve une farouche surprise.

Je n'ai suivi qu'en partie le sentier de jadis.

7. J'avais bien deviné hier : Mon interprète envoyé à l'aventure dans les bois a vu de loin 2 indigènes et a pu leur parler.

« Pourquoi vous êtes-vous sauvés ? »

[«] Parce que Sampwé* a fait répandre le bruit que Kouloun-Kouloun† avait mis à la chaîne nombre de gens de Mokande Bantou* et qu'il allait les conduire à Lussambo; il a en outre ajouté: 'Il prend les hommes et les femmes de tous les villages et fait la même chose avec.['] Si cela n'est pas vrai, aussitôt que le chef sera rentré, Mirambo* ira le voir au Lofoi. [»]

Sampwé* a envoyé 2 femmes et 2 boys à Kaléla* – l'homme aux galeries souterraines – afin de pouvoir se cacher chez lui aussitôt que je partirais pour lui faire la guerre. L'autre a accepté.

J'avais envoyé hier après-midi à la recherche du sentier, les hommes sont rentrés à 7 h du soir sans avoir pu rien découvrir. Me fiant à mes souvenirs – car je t'ai envoyé l'itinéraire –

je suis néanmoins parti dans la direction et j'ai eu la chance de lancer mes hommes limiers dans le bon chemin. Je suis arrivé à 10 55 h près du marais renseigné sur ton itinéraire.

J'ai épaté la tête de la caravane ce matin en tuant 3 antilopes et une oie sans m'arrêter plus de 5 minutes chaque fois et sans arrêter un instant la caravane. Je n'ai malheureusement pas de cartouches pour continuer. Beau campement.

Hier soir, 6, j'ai offert un rhum aux camarades à l'occasion du 4^e anniversaire de mon départ. J'ai bu à votre santé.

Déjà 4 ans !

Les soldats de la caravane ont tué un boa, M^r de Besche* m'offrait la peau mais comme la tête avait été enlevée, je me suis dit que j'aurais une plus belle occasion un autre jour.

Il fait rudement froid la nuit et malgré mes 4 couvertures j'en souffre encore. Comme je te l'ai dit une autre fois déjà, il est bien regrettable que l'Etat n'expédie pas au poste une quantité d'instruments utiles.

8. Arrivé au village de Kissanga de bonne heure ; en refaisant l'étape je songeais à celle faite jadis: de Mirambo* à la Luvilombo !

Je me trouve trop vieux aujourd'hui pour oser recommencer chose semblable, sans raison. Il n'y a plus ici que quelques maisons qui servent à surveiller les plantations que font les gens de Kaléla*. A la récolte ils emportent tout dans leurs repaires. Comme nous tombons au moment où la seconde récolte de maïs est sur le point d'être faite, nous allons faire cette corvée pour Kaléla* ; ça lui fera plaisir. Inutile que je te rappelle comment se fait la route. Il suffira que je te dise que je marche en tête précédé de 20 bons soldats, qu'un blanc marche en queue et que les 2 autres sont dans la caravane chacun surveillant une partie des charges.

Je viens d'envoyer prévenir Kalala N'Gombé* et les Benas Mitumbus* de notre arrivée. Espérons que ceux-là ne ficheront plus le camp.

Avant d'arriver à la Luvilombo, vu une sentinelle indigène placée le long du bois de l'autre côté de la plaine ; trop loin pour lui ficher un coup de fusil. Blessé une antilope.

9. Hier soir, un type de de Besche* s'est permis de cocufier un camarade ; surpris par des curieux – il y en a toujours dans une caravane de 4 à 500 personnes – les 2 cocuficateurs ont été amenés aux blancs. L'homme a d'abord flanqué une bonne décoction de chicotte à la femme. Ensuite celle-ci a pu prendre l'instrument, et a, à son tour, octroyé une centaine de coups au soldat.

Tu aurais dû voir quels yeux ils se faisaient l'un l'autre ; je te prie de croire que la femme n'y allait pas de main morte et qu'à un moment donné elle tapait des 2 mains. Ce que nous avons rigolé ! Chemin assez difficile à suivre ce matin. Les herbes ayant été brûlées hier et le sentier étant abandonné depuis plusieurs mois ce n'est que lentement que nous sommes parvenus à l'étape.

Kassassa* me dit : [«] Sampwé* a offert 4 personnes à Kaléla* pour pouvoir se réfugier dans son trou, mais Kaléla* lui a renvoyé les gens en disant 'Si je meurs, vous direz que vous avez acheté mes galeries et ça je ne veux pas. Si le blanc vous poursuit venez vous réfugier chez moi et tout sera dit.' [»]

Sampwé* est alors parti pour Mokana* qui possède aussi des souterrains. Il serait curieux de voir Sampwé* prendre un des souterrains et flanquer le possesseur à la porte ! Ça leur pend au nez.

Kassassa* apporte une 15^e de paniers de farine une chèvre des poules et d'autres vivres. Ce matin ses gens sont partis prévenir Kafoi* et N'Gonga* de notre arrivée.

10. Repos ; inspection des armes et cartouches.

Mis les itinéraires au 1/1000000 et commencé une copie de la carte générale pour mon usage personnel. Ces Messieurs sont unanimes à trouver ma carte superbe, je me demande si tu seras du même avis. Comme je n'ai pas pris ma femme avec, j'ai prié le chef de m'emmener une jeune fille hier soir. Naturellement !

Nous avons de quoi passer le temps : les journaux, un bac des cartes des dominos et la comp.; de quoi, tu vois, ne pas s'ennuyer.

Danses par les femmes de Kassassa* et après par nos porteurs. Nous passons agréablement 2 h^{es}.

Le soir les blancs reçoivent des invitées.

11. Arrivé à Kafoi* après une bonne marche ; je n'ai reconnu qu'une partie du chemin suivi jadis. Je me suis même rappelé à un certain endroit qu'il y avait beaucoup de tsétsés.

J'avais fait prévenir le chef de mon arrivée, mais il paraît qu'il n'avait pas non plus la conscience en repos, car il a pris la fuite. Il faut croire qu'il ne savait pas que faire car au dernier moment il y avait encore des personnes dans le village et la plus grande partie des vivres est restée dans les maisons.

Un homme de ma caravane étant allé se promener au loin a rencontré les gens du village : ils ont promis qu'ils viendraient ce soir ?

4 hommes de N'Gonga* se trouvaient ici envoyés par leur chef à notre rencontre ; je leur ai demandé pourquoi Kafoi* était parti, ils n'en savent rien. Que celui-ci fiche le camp, passe encore, pourvu que N'Gonga* reste, car après 4 jours de traversée des Mitumbus on est heureux de tomber sur un village pour se ravitailler. J'ai renvoyé 2 hommes de N'Gonga* ; les autres nous serviront de guides demain.

Arrivée vers 5 h des gens de Mousséba* avec une mirambo†; ils me disent que Kafoi* est à la chasse depuis plusieurs jours et que son frère gardait le village. D'un autre côté des gens d'un petit village plus loin affirment que Kafoi* construit un village sur la Kabango afin de ne plus se trouver sur la route des caravanes. Il tombe mal, car je pense que la prochaine caravane prendra justement cette direction le chemin me paraissant plus court : N'Gonga*, Moulouma Niama*, Kassongoula*, Bunkeïa.

12. Je reste ici aujourd'hui ; 6 hommes de de Besche* sont en arrière, malades et comme je ne tiens pas plus que lui à perdre ces hommes et qu'il y a des vivres en abondance, je reste. Ces porteurs arriveront tantôt, demain nous les ferons marcher jusque N'Gonga* qui les gardera et les reconduira au Lofoi après guérison.

Je continue ma carte. Passé une journée fort agréable à écrire lire et jouer.

13. Mis en route de bonne heure espérant pousser jusque N'Gonga* mais en arrivant à Massoumba (ancien Kassampi*) j'ai trouvé le campement tellement beau que je suis resté ; j'y étais d'ailleurs sollicité par les gens du village venus à ma rencontre bien loin. Les femmes ne sont pas là, mais tous les hommes aident en ce moment à construire les cases du campement. Des gens de N'Gonga* avec le drapeau sont arrivés à ma rencontre vers 7 ½ h, ils avaient couché à Massoumba. Cela me console un peu des idiots qui sont fichus le camp les jours précédents.

Un soldat de de Besche* resté en arrière n'est pas rentré ; nous supposons qu'il a été enlevé par un léopard ; il était d'ailleurs très malade et des porteurs restés en arrière ont dit qu'il s'était couché dans les herbes. J'ai envoyé mon interprète à N'Gonga* préparer les maisons.

Tu sais que j'ai brûlé le village où je campe, il y a un peu plus d'un an ; c'est salubre comme tu vois. Ne crois-tu pas que si je continue ma route de même train, il me faudra au moins 4 mois pour achever le tour !

14. Suis arrivé à N'Gonga* de bonne heure ; je campe au même village où j'ai logé jadis ; le chef est installé de l'autre côté de la Moussonza mais il me dit que cette année il reprendra l'ancienne installation. Kassadi* a aussi changé de place. Il est maintenant ici, plus haut dans un coin de la montagne.

Au ravin Kabidi, N'Gonga*, Kassadi* et d'autres petits chefs nous attendaient. Les femmes sont dans les bois naturellement.

Kassassa* (K[alala] NGombé*) m'accompagne pour une palabre d'hommes filés de chez lui et réfugiés ici ; j'arrangerais [sic] cela après midi.

Est-ce dimanche, ne l'est-ce pas ? Ces Messieurs ont lundi 15, nous avons dimanche 14. Qui ?¹

Quelques mots sur mes compagnons :

De Besche*, petit – contrairement aux Scandinaves, paraît-il – figure polie et sympathique mais froide des hommes du nord ; longue barbiche blonde surmontée d'une petite moustache idem et de 2 yeux bleus bien en place. Ses soldats l'adorent et disent qu'il est la bravoure même. Il en a l'air. Signe particulier : Très poli.

Ghysen*, adjoint au Congo mais sous-off^{er} de cavalerie a remplacé son bucéphale par un bœuf ; bon gros vivant qui aime à rire.

Ne boude pas au travail. Est fortement charpenté et fait volontiers preuve de sa force. Signe particulier: Ne change pas souvent de linge et par suite – sans doute – aime les expressions grosses.

Le soldat dont je t'ai annoncé la disparition hier est rentré. Il s'était endormi de fatigue dans les herbes et en se levant pour reprendre sa route il s'était trompé de route.

La palabre de Kassassa* est enfin finie ; ça n'a pas duré moins de ¾ d'heure. Elle date de 5 ans ! Aussi comme j'ai fait depuis longtemps l'habitude de ne plus traiter que les affaires qui sont arrivées sous mon « ministère » j'ai dit à ces Messieurs de s'arranger entre eux. La chose est faite.

Remis à N'Gonga* 2 lettres ; l'une pour la prochaine caravane ; l'autre pour le Loföi. Il devra porter cette dernière en allant travailler aux maisons.

Kassassa* ne veut pas retourner et continuera sa marche avec moi.

Kassadi* part aussi demain pour m'accompagner.

15. Quitté N'Gonga* d'assez bonne heure afin de ne pas devoir grimper la montagne en plein soleil. Je ne me suis reconnu que là-haut, près de la plaine où j'ai campé à mon passage. Comme jadis je suis parti immédiatement à la chasse, j'ai été assez heureux pour tuer une grande antilope ; un soldat a fait de même et d'autres tireurs sont à la poursuite du gibier. Il y aura donc encore une fois du pain sur la planche.

Je campe au milieu de la plaine, près d'une rivière, elle est immense et je suis certain qu'elle forme la ligne de faite entre Lualaba et Lufira ; il est bien dommage que j'en sois si éloigné car je pourrais la déterminer complètement ; mais tu comprends venir du Loföi pour cela ...

En arrivant au sommet de la montagne, je suis tombé sur une caravane de gens du Lualaba qui apportaient de l'huile de palme à Kapépéla (voir Luiléjé de Moulouma Niama*). J'ai fait main basse sur 25 calebasses de cette chose rare et à l'étape distribution a été faite au

¹ See letter 7, n. 9.

personnel. Tu diras peut-être que ce n'est pas fort bien agir ; seulement ils le méritent et si je ne les ai pas fait empoigner c'est que j'étais de très bonne humeur et que mon cœur joyeux me poussait au pardon !

Passé la rivière Tchiaséka ou Muttéa qui se jette dans la Luengué et celle-ci dans la Kabinda. Demain donc, toutes les rivières doivent couler vers le Lualaba.

Fait une distribution d'huile (le beurre d'Afrique) et de viande à la caravane. Demain si j'ai bonne mémoire la route est superbe et nous devons rencontrer des jolies rivières.

16. Route superbe jusque 10 ¼. Alors commence une descente avec, dans le sentier, des pierres de toutes sortes qui doivent rudement faire mal aux pieds des noirs. Rien de particulier à signaler sinon le passage d'une bande de singes qui sont allés s'installer sur une hauteur pour nous faire des grimaces.

Revu mon ancien campement à la Kékété ; mes souvenirs sont aussi vivaces que si j'étais passé il y a un mois. C'est de ce campement que je t'ai parlé de mon interprète qui était allé à la chasse aux zèbres et qui s'était trouvé en face d'un lion.

Ma nuit troublée par les aboiements d'un chacal. [...].

Grand vent depuis la nuit dernière.

17. Une marche très difficile dans les ravins bordés de bambous qui arrêtent surtout les porteurs et font prendre un temps infini. C'est ainsi que je pense n'avoir fait qu'une marche de 2 ½ [h^{es}], alors que je suis parti à 6 10' pour m'arrêter à 9 55' ; l'itinéraire ne sera pas facile à faire.

Ce matin juste au réveil la tente de M^r Ghysen* a pris feu et en quelques minutes tout était en cendres : il a perdu une masse d'effets, son lit, des cartouches etc etc. Le feu a été mis par le chimbuk† des boys qui était contre la tente, mais comme celle-ci était couverte de paille pour préserver de l'humidité, ça n'a fait qu'une flambée. Ghysen* en se rôtissant un peu a réussi à sauver ses caisses.

2 hommes de Kassassa* partis prévenir de notre arrivée pour demain ou après à Chivanda*. Les gens auraient quand même été prévenus par la caravane ... dévalisée l'autre jour.

Le vent continue à danser de toutes ses forces et tantôt en mettant le feu aux herbes, j'ai failli arrêter toute la caravane tellement le feu était devenu violent.

Kassadi* vient de nous rejoindre avec 30 hommes ; il me dit : [«] Vous comprenez que je ne veux pas vous laisser aller dans le Louba sans vous accompagner ; le blanc est mon frère et je dois le suivre partout. [»] [«] Oui dis-je, mais je suis certain Kassadi* que si tu n'avais pas l'espoir de remédier de nombreux pots de huile des chèvres des poules etc tu me laisserais de suite en plan. [»] Et le bon gros type de rien ! [«] Beaucoup de femmes dans le Louba ? [»] dis-je. [«] Très [»] dit-il et il a l'air de me dire : [«] Nous en prendrons beaucoup. [»]

18. Arrivé chez les Benas Chivanda* après une bonne marche.

Un seul village est resté ; c'est celui de Mouvoumbi* (Bas Yeck*) à qui j'ai remis le drapeau il n'y a pas longtemps au Lofoi. Mouvoumbi* me raconte que les femmes sont déjà parties depuis plusieurs jours, mais qu'hier soir tous les hommes étaient encore là, lui tenant le langage suivant « Il faut vous mettre avec nous, ou nous vous ferons la guerre ; les blancs ne peuvent plus passer par ce chemin et le premier qui se présentera nous le tuerons. [»] Mouvoumbi* a répondu – dit-il ? – [«] Si vous êtes assez fort pour faire la guerre aux blancs, faites-la, mais moi je ne me mets pas avec vous et si vous me tuez le blanc me vengera. [»]

Je suis donc arrivé vers midi, je m'attendais à recevoir des coups de fusil en route, mais il paraît qu'ils ne se sentaient pas encore assez forts pour nous attaquer en face. Après avoir réuni les hommes pour leur faire quelques recommandations, je les ai expédiés dans différentes directions ; de Besche* a fait de même avec les siens. Quelques porteurs qui s'étaient trop hâtés pour aller voler dans les villages abandonnés ont été reçus par des coups de fusil partis des herbes ; un a été blessé (le mollet traversé). Un soldat de de Besche* a eu le gros du bras également traversé par la balle d'un fusil de ses camarades. Un porteur, du même, resté en arrière a reçu 3 flèches. Il n'est pas gravement blessé.

Quand je suis passé tu sais ce qui s'est passé ici ; je t'ai dit aussi que ces mêmes Chivanda* avaient attaqué la caravane Bia*. Quand Bollen* est passé il a également eu affaire à eux et il s'est vu forcé de détruire un village. De Besche* a eu un boy tué et le chef Chikoma* lui a refusé de se présenter et lui a renvoyé le drapeau – il l'avait fait chercher il y a quelques mois – en disant [«] je me f... des blancs [»]. Le lendemain au moment du départ de la caravane l'arrière-garde de de Besche* a été attaquée. Le boy fut tué et les soldats tuèrent 2 hommes du village. Comme de Besche* craignait de faire de la mauvaise politique il a arrêté ses soldats et a trouvé meilleur de nous rendre compte des faits. Tu comprends que si aujourd'hui je suis ici, ce n'est pas pour des prunes. Cette nuit, si les hommes ne sont pas trop fatigués, nous les expédierons dans les bois.

Demain je reste et après-demain j'irai installer mon campement à 2 heures d'ici toujours dans les villages en révolte bien entendu.

Les soldats viennent de rentrer ramenant 10 chèvres, mais les indigènes ne se laissent pas prendre. Nous verrons demain.

Mouvoumbi* venu avec une mirambeau† : Chèvres, farine, poules etc.

19. 3 soldats qui s'étaient aventurés plus loin que les autres sont tombés sur 3 grands bomas. De suite ils ont commencé l'attaque et les indigènes n'ont rien trouvé de mieux que de décamper.

Aussitôt les 3 braves se sont mis à l'œuvre pour amasser les chèvres etc. Malheureusement les indigènes revenus de leur surprise firent ½ tour et forcèrent mes 3 hommes à abandonner le village, non sans toutefois emporter une chèvre. Ils ont dû tirer chacun au moins 10 à 12 cartouches avant de pouvoir se retirer.

Hier soir j'ai réuni les hommes et je leur ai dit qu'ils partiraient à 3 ½ h du matin pour aller surprendre les 3 bomas. Le matin je me suis levé et les ai envoyés par les bois prendre les villages.

Ils peuvent rester jusque demain s'ils veulent mais je les ai défendus de se représenter les mains vides. Ils doivent tout au moins rapporter des mains, ramener des femmes et des chèvres.

Vers 5 ½ h j'ai entendu une pétarade dans le fond de la vallée, puis plus rien ... Les indigènes doivent être loin.

Mouvoumbi* demande à quitter d'ici pour s'installer à la Dikulué. [«] A peine vous serez parti me dit-il, que les B[enas] Chivanda* commenceront à me tuer mes gens ; ils n'oseront attaquer directement mon village, mais ils tueront et prendront mes hommes et femmes dans les plantations. [»] J'ai dit que je lui donnerais une réponse aujourd'hui. Je le verrais volontiers à la Dikulué, mais pour bien des raisons et surtout pour les caravanes de passage, il vaut mieux qu'il reste ici. A la rigueur je lui donnerai des soldats ; j'en ai cependant bien besoin. Les Chivanda* sont rudement peuplés, c'est-à-dire que dans la vallée où je me trouve il n'y a pas moins de 15 grands villages. Si ces gens voulaient, osaient plutôt ...

Il me faudrait rester ici plus de 15 jours pour bien faire.

Les hommes sont rentrés l'après-midi sans avoir rien pu prendre ; la pétarade de ce matin avait été motivée par l'apparition de 4 indigènes, sur la montagne, qui n'ont pas demandé leur reste.

Je viens de distribuer 27 chèvres au personnel ; les poules ne comptent pas. Demain, j'irai je pense m'installer de l'autre côté de la Fungwé, il y a là 10 villages et ce serait bien le diable si l'on ne parvient pas à mettre le grappin sur quelques types.

20. Il y a toujours un peu d'imprévu dans toutes les palabres en Afrique ; en voici une preuve de plus.

Hier soir est arrivé un envoyé de Chikoma* venant me demander le drapeau de l'Etat. [«] Je retournerai cette nuit me dit-il et demain dans la journée le fils de Chikoma* sera ici avec une mirambo† [»].

C'est donc plutôt un envoyé du fils que du père et j'aime autant cela car chacun a ses partisans et toute la jeunesse et le fils sont assez portés pour le blanc (dire de l'envoyé et des gens de Mouvimbi*). Voici ce que le fils propose : [«] Mon père est vieux, il ne voit presque plus clair et il ne veut pas du blanc. Moi je suis votre enfant et si vous voulez faire de moi le grand chef des Chivanda* je vous livrerai mon père pour le tuer ! [»]

J'ai remis le drapeau et je les attends pour l'après-midi. Que je le place comme grand chef il n'y a pas doute, mais de là à faire droit à sa douce demande, il y a de la marge. Prendre le vieux et le détenir prisonnier, oui. Me livrer son père il oserait le faire mais le tuer ou le faire tuer par ses gens, il n'oserait. Ça ne se fait pas.

Les choses s'arrangeraient donc d'elles-mêmes et au lieu de 10 à 15 soldats que Mouvimbi* me demandait pour tenir tête aux Chivanda*, je pourrais ne laisser qu'un simple poste de 2 hommes.

A voir si les types viendront.

21. Hier soir expédié les soldats en reconnaissance ; juste à ce moment on vient m'annoncer l'arrivée du fils de Chikoma* qui trop fatigué, couche là-bas de l'autre côté de la Fungwé.

Vers 7 h du soir un homme en allant à l'eau reçoit un coup de fusil d'un indigène sur lequel il riposte immédiatement ; aussitôt revenu dans le camp et 2 minutes après tous les soldats étaient en route. Ils sont rentrés sans rien avoir vu.

Pas un chat de la nuit. Ce matin pendant que nous déjeunions, le fils de Chikoma* s'est présenté ; je lui ai dit que nous allions loger à 2 h^{es} plus loin et qu'il devait se présenter là-bas. Accompagné de mon interprète et de ses gens, il [est] arrivé quelques minutes après nous.

Jette un coup d'œil sur le N° 17² et tu verras quelle population il y a le long de la Fungwé. Partout des villages abandonnés remplis de vivres de toutes sortes. J'ai encore en ce moment 25 chèvres à distribuer. Les soldats sont en route depuis 8 ½. 2 sections qui doivent se rejoindre au diable dans les montagnes et brûler tout ce qu'ils rencontreront. La punition est terrible mais ils ne l'ont pas volée. Je vais tantôt interroger Lubundé* (Chikoma* fils).

Je viens de passer une ½ heure à parler avec Lubundé*. Son village est au Lualaba, non loin de Chimaloa* et s'appelle Mulanga.

[«] Je demande me dit-il à être nommé grand chef à la place de mon père ; donnez-moi le drapeau de l'Etat et 2 soldats et chaque fois que les blancs arriveront au Lualaba je me charge de les fournir de tout, de les passer de leur donner des guides ; de pourvoir les mirambos† et de les envoyer au Lofoi. Aussitôt que mon père aura disparu je viendrai m'installer à la Fungwé, où tout le monde m'aime – à part Miombo* et les gens du village de Chikoma*. [»] Il paraît que toute la contrée a peur de ce Miombo* qui avait pris mon nom, [«] Kouloun Kouloun† [»],

² One of Brasseur's route maps.

et se disait aussi fort que le Lofoi. Naturellement aujourd'hui il a fait comme tout le monde et il faudrait pas mal courir loin pour en rencontrer un des siens. J'ai promis de m'expliquer sur tout demain et après et de rendre réponse. Lubundé* vient d'envoyer des courriers prévenir au Lualaba que chacun devait rester, lui-même nous accompagnera pendant 2 jours. Une riche affaire si tout réussi [sic]: le passage du Lualaba assuré pour toujours, le placement du poste fait sans palabre aucune, enfin la rentrée en masse de nombreuses mirambost†, particulièrement de l'huile qui manque totalement au poste. Son frère Kassongo Kilungu s'est présenté.

22. J'ai quitté les Chivandas* et suis installé non loin de mon ancien campement lorsque je quittai Chimaloa* lors de mon passage.

Voici ce qu'a motivé mon départ si prompt. Les soldats envoyés hier en expédition sont rentrés dans l'après-midi ramenant 3 femmes et 1 enfant. Ils avaient tué 3 hommes.

Le soir vers 8 h j'appelle les caporaux et leur donne l'ordre de partir la nuit vers 2 points différents pour se rejoindre dans les montagnes et traquer les indigènes.

J'étais couché depuis quelques minutes quand mon interprète vint m'avertir que des chefs venaient d'arriver et que sur les instances du fils de Chikoma* les gens commençaient à rentrer dans les villages. (Le fils avait envoyé de ses gens dans toutes les directions et le résultat ne se faisait pas attendre.) Le chef lui-même intercédait pour eux et me promettait de faire rentrer tout le monde dans l'obéissance. Naturellement comme je n'avais pas d'autre but je lui ai dit que je consentais à laisser les choses telles, mais que si certains chefs refusaient de se soumettre et si à l'avenir tout ne marchait pas à mon gré, je viendrais m'installer pendant 1 mois à la Fungwé.

[«] Vous verrez quand vous rentrerez du Lualaba me dit-il (ils croient que je ne pousse pas plus loin que le Lualaba) et puis pour vous dédommager je vous renseignerai quelques villages qui se f... du blanc et qui le crient bien haut. Or, comme ils rentrent dans leurs bomas, vous pourrez faire main basse sur tout. [»] J'ai accepté l'augure.

Résultat de la palabre des Chivandas*.

22 villages brûlés, 3 tués, 4 prisonniers, 6 blessés ?, 70 chèvres (on en a encore ramené hier soir), des poules et la nourriture pour 4 à 500 hommes pendant plusieurs jours. Tu comprends qu'ils ne seront pas tous les jours disposés à recommencer.³

A 7 h j'étais à maïe à kapia (l'eau chaude) et c'est encore avec un souvenir de regrets que j'ai revu l'endroit où s'est jeté mon chien. Me suis rappelé aussi très bien l'endroit où 2 de mes soldats porteurs ont déserté. Idem le chemin par lequel s'est sauvé un prisonnier que j'avais fait au Lualaba.

Demain donc je suis au terme de la première partie de mon voyage. Je l'ai divisé en 4 : 1° Du Lofoi au Lualaba. 2° Jusqu'au Luapula. 3° Jusque MPweto* et 4° jusqu'au Lofoi.

Des gens du Lualaba viennent d'arriver au campement avec des vivres, de l'huile etc venant à ma rencontre pour s'informer de ma santé ! Cependant ils laissaient passer le bout de l'oreille et je suis parvenu à savoir que leur chef voudrait bien faire la guerre à son fils qui lui tient tête et qui ne veut pas du blanc – toujours naturellement. Je promets tout ce que l'on veut, mais [«] je tiens, leur dis-je, à être sur les lieux, à interroger chacun afin de pouvoir juger et punir selon la gravité des faits. [»]

Il y en aura qui auront de belles farces, je suppose car j'ai pas mal de petits mots qui ne sont guère à leur avantage.

Je crois qu'il y aura pas mal de différence entre mon passage d'il y a 3 ans et ma visite d'aujourd'hui.

³ 'Civilisation !!!'

23. Voilà donc la première partie de mon voyage terminée, la moins difficile je suppose. A 8 ¼ j'étais en face du Lualaba, 50' de marche me conduisait à Chimaloa* que je trouve abandonnée malgré toutes ses belles protestations ; les gens sont de l'autre côté sur la montagne : les uns grimpés sur des arbres les autres se promenant. Aucune démonstration hostile. Lubundé* est ici avec 4 de ses chefs ; leurs villages sont un peu plus bas et je pense que nous irons coucher chez lui demain. Lubundé* me dit « Ne mettez pas les soldats chez Chimaloa*, mettez-les chez moi, ils seront bien et vous ne le regretterez pas. » Naturellement. Je vais faire chercher Chimaloa* mais je doute qu'il vienne, malgré sa présence au village lors du passage de Besche* qui a été très bon pour lui ; il craint ma présence probablement.

Les soldats ont découvert un petit canot enfoncé dans le sable à 2 mètres de la rive, dans le fleuve ; il n'en faut pas plus pour être le maître de la situation. Lors du passage de la caravane de Besche* le village était délabré ; aujourd'hui tout est réparé et le boma est comme neuf avec des créneaux nouvellement percés et des fossés profonds. Du sommet du parapet au fond du fossé 5,25⁴ [mètres] ! Faut croire qu'ils avaient l'intention de se défendre ou peut-être d'attaquer la caravane si ces MM. étaient revenus seuls.

La largeur du Lualaba en face de Chimaloa* est d'environ 140 mètres et sa plus grande profondeur 3,25.

La danse vient de commencer ; les indigènes ont tiré sur les gens de Lubundé* qui amenaient des canots ; j'ai immédiatement fait passer les soldats et Messieurs de Besche* et Ghysen* sont allés voir s'il y a quelques villages en amont disposés à résister. Si oui, ils doivent me faire prévenir illico. J'irai moi-même me payer le luxe d'un assaut.

Il y a ici 4 chefs : des Benas Mulanga*, tous plus disposés les uns que les autres à nous bien servir – combien de temps ? ...

Les hommes rentrés ce soir ramènent 2 gamins, 1 homme, 1 femme et ... une main ! Ils voulaient repartir cette nuit !

24. J'ai voulu ce matin aller reconnaître le lac Kajibajiba que me renseignent les indigènes, mais j'ai été forcé de faire ½ tour à cause des grands marais qui l'entourent. J'irai en barquette. Il paraît que les indigènes se sont réfugiés là dans une petite île. Si cela est vrai je le saurai l'après-midi car aussitôt 3 sections sont parties dans différentes directions pour l'entourer, en même temps des hommes en canots vont y pénétrer. Les environs sont aussi peuplés que les bords de la Fungwé et l'on ne me renseigne pas moins de 15 grands bomas dans un rayon de 2 lieues, en amont seulement. Inutile de te dire qu'il n'y a plus que les chèvres les poules et les vivres qui y tiennent garnison ! En voilà qui pousseront un beau soupir le jour où je partirai.

25. Mon interprète s'est rendu hier chez les gens de Lubundé*, Benas Bulangu* et a visité 20 bomas ! Tous ces gens désirent la paix et ne demandent pas mieux que de posséder un poste. L'interprète leur a exposé la situation en leur démontrant la manière d'agir des blancs et l'intérêt qu'ils auraient à commercer directement avec le Lofoi. La palabre doit se faire aujourd'hui.

Les hommes envoyés en expédition sont rentrés hier soir; le frère du chef est prisonnier. Il ira demain se balancer à la branche d'un palmier en face du fleuve. Outre cela les soldats sont revenus avec une femme et ... 6 mains⁵ ! Ils ne peuvent cependant pas rapporter les cadavres entiers et comme c'est le seul moyen de constater la véracité de leurs dires, ils fournissent une preuve : la main droite.

Les Kangombés* viennent encore dans les environs, pas précisément ici mais à 6 jours plus haut à Katololo et les gens vont vendre là. Je tiens ces renseignements d'un Angolais resté

⁴ The measurement was added in pencil, seemingly at later stage.

⁵ 'Horreur !'

malade au Lualaba lors du passage de Bollen*. Les Kangombés* invités à se rendre à Chimaloa* auraient refusé en disant « ce point est un passage de blancs et il n'est pas possible pour nous d'y aller. [»] Plus bas ils ne vont guère paraît-il, mais dans l'intérieur à l'ouest du Lualaba il y en a de tous côtés. Il me faudrait donc comme je te l'ai dit précédemment un poste de plusieurs soldats soit à Kazembé [L]* soit à Katololo, 3 jours plus bas. Celui-ci ancien chef soumis à Msiri*.

Les chefs sont arrivés et au grand chef j'ai remis 2 soldats qui ont pour mission de s'occuper du Lualaba et de ses environs pour faire rentrer les mirambos†. Le poste est donc installé chez les Benas Boulanga* à 1 ½ h^e de Chimaloa*. Les principaux chefs sont : Lubundé*, Kakola*, Kikombi*, Kongwabéné, Kongamata, Kiamussala, Foulumba et Fouélékéné. Tous paraissent heureux de posséder des gens du blanc. C'est surtout une bonne chose pour le passage des caravanes.

Je quitterai d'ici demain pour aller loger chez Kakola* probablement.

26 (Vendredi). Jamais je n'ai vu une population aussi dense, pendant 55' minutes j'ai marché le long d'une série de bomas serrés les uns contre les autres et séparés seulement à un seul endroit par un intervalle de 10'. La première série a pour chef Kakola* à qui j'ai donné 2 soldats hier ce sont les Benas Boulanga* ; l'autre les Benas Kissambas* ont pour chef Kikombi* qui est venu chercher le drapeau de l'Etat.

Le caporal que j'ai envoyé ce matin en barquette et qui doit ainsi me suivre avec 3 canots afin de m'assurer le passage de la Lufira me dit qu'il a compté 34 villages sur la rive droite et 4 de l'autre côté.

Il faudrait ici un poste de blanc avec 50 soldats ; non seulement pour tenir cette population en main mais aussi pour ramasser l'ivoire car il y a des traces d'éléphants partout. Je campe au village de Fouélékéné. Hier soir j'ai tiré sur un hippo, il a été retrouvé ce matin à 1 h plus bas et amené jusqu'au village de Fouélékéné.

Hier soir le frère de Chimaloa* a été pendu bien en face de la rive de façon à être aperçu de loin. Les mains des tués malheureusement ayant été jetées à l'eau n'ont pas pu être exposées.⁶

Les hommes viennent de rapporter un crocodile pris dans une nasse. J'ai tiré tantôt 3 coups de fusil sur des hippos et les ai atteints en pleine tête ; reste à voir s'ils sont morts et s'ils reviendront dans la soirée.

J'ai avec moi une petite prisonnière qui est la nièce du chef, il m'offre 2 jeunes femmes pour la ravoir. J'en demanderai 3 !

Je reviens d'avoir été contempler le lac Kabwé ; il est formé par la Fungwé qui se perd dans les marais ; le lac se déverse au Lualaba par plusieurs petites rivières qui ont été traversées aujourd'hui (2 sont à sec).

Le lac Kajibajiba, lui, est formé par le Lualaba même et se déverse un peu plus bas. Il est tout petit.

27. Marche très difficile à travers un terrain coupé de nombreux ravins artificiels et autres, qui aux eaux hautes déversent le trop-plein des grands marais qui bordent le lac Kabwé dans la Lualaba. J'en ai passé 54 ! La population est presque aussi dense qu'hier et les hommes ont compté 34 villages 22 à gauche 12 à droite. Mettons 5000 habitants. Cette nuit sont arrivés des envoyés du chef Kibwé* où j'irai coucher demain. Idem un chef du nom de Pulumba* chez lequel Bollen* a passé. Celui-ci est porteur du drapeau et d'un billet de Bollen*. Les 2 chefs sont en dispute ; Kibwé* veut me donner des femmes pour que je flanque une pile à Pulumba*.

⁶ 'Horreur'.

Celui-ci fort de son drapeau et de sa mukanda† dit « Je suis le fils du blanc et je prouve que je n'ai pas peur puisque je viens le chercher. » Kibwé* se retourne alors contre un autre chef qui s'appelle Bendéka qui a son village installé en face du sien. [«] Les gens se sont sauvés dit-il, mais il faudrait que vos soldats brûlent le village pour montrer que vous êtes avec moi. » Pas bête l'animal qui se coifferait alors de mon nom pour aller fichier des décoctions aux autres. Le différend entre Kibwé* et Pulumba* parvient de ce que l'un a passé la caravane Bollen* sans prendre des ordres de l'autre. Naturellement tous les matabiches ont été pour Pulumba*. De la jalousie ! J'ai été accompagné ce matin par plus de 50 indigènes qui couraient comme des fous en avant de la caravane, chefs y compris. Ces gens me paraissent sincères.

J'en ai encore pour 5 jours avant d'être à la Lufira car les marches sont très courtes la route étant mauvaise. L'arrière-garde malgré 3 arrêts de 20, 15 et 12 minutes est encore arrivée au campement presque une heure après moi. Kaiumba* serait paraît-il déjà en fuite. On lui a dit que j'arrivais avec 10 blancs ! et beaucoup beaucoup de soldats ! ...

Je campe aux villages de Wasséla Polo dépendant de Kibwé*.

Très curieux les groupes de palmiers qui bordent le fleuve ; pressés par centaines ici, il manque [sic] totalement là et généralement quand il y en a sur la rive droite il n'y en a pas sur la rive gauche. Des porteurs viennent me dire qu'ils ont découvert l'endroit où sont cachées toutes les femmes du village où je campe. Si je les fais enlever je prends parti contre Kibwé*. D'un autre côté, Kibwé* a l'air de vouloir du blanc à moins que ce ne soit tout simplement pour que je l'aide dans ses palabres. Enfin je verrai ce soir ou demain.

28. A peu près même marche qu'hier, aussi difficile, surtout en arrivant au campement où il a fallu traverser une dizaine de grands ravins coup sur coup. A propos de campement je me suis passablement amusé les 2 « ambassadeurs [»] de Kibwé* et Pulumba* se disputant pour nous avoir chacun à proximité de leur village. Finalement j'ai trouvé un endroit convenable au milieu d'un groupe de palmiers et je me suis installé. Cette palabre a encore recommencé hier après-midi. Les envoyés de Kibwé* sont allés chercher une grosse pointe d'ivoire et la discussion a recommencé. Voici en quelques mots : Pulumba* est le fils de Kibwé*. Lors du passage de la caravane Bollen*, Pulumba* est allé à sa rencontre et lui a offert le passage chez lui. Kibwé* ne s'est pas montré et a fait des menaces à l'autre en lui disant « Je suis le grand chef et c'est à moi à passer les blancs. » Ils avaient déjà eu précédemment plusieurs fois la guerre et Pulumba* eut la jambe brisée d'un coup de feu. C'est alors qu'il a dit qu'il demanderait du secours aux blancs à la première occasion. Bollen* pris [sic] parti pour lui et ficha une pile à Kibwé*. Il remis [sic] le drapeau et un billet de recommandations à Pulumba*. Kibwé* dit alors « Vous avez le drapeau du blanc, je ne puis plus vous faire la guerre mais à la première occasion moi aussi je demanderai le secours du blanc ». [«] Brûlez le village de l'autre, me dit-il, sans bien tuer des gens. C'est tout ce que je demande. [»] Je lui ai répondu qu'il ne m'était pas possible de faire la guerre à un chef qui se conduisait bien vis-à-vis de nous et qui avait mérité le drapeau. Les choses en sont là et se termineront ce soir.

La plaine s'étend pour ainsi dire à perte de vue des 2 côtés du fleuve et c'est plein de marais qui se déversent comme hier au Lualaba.

Je suis entré sur le territoire des Benas Kibwé* qui occupent toute la rive gauche du fleuve sur une longueur de plus de 2 kilomètres. Je campe en face, à peu près à hauteur du milieu du village.

29. La palabre est enfin terminée entre Kibwé* et son fils. J'ai dit à Kibwé* qu'il avait une bien mauvaise opinion du blanc pour croire que j'irais faire la guerre à un village qui venait de recevoir le drapeau. [«] Eh ! bien dit-il donnez-moi aussi un drapeau et une moukanda† que je

sois autant que mon fils. [»] J'ai donné et sur ses instances je lui ai promis 2 soldats quand il viendrait apporter sa mirambeau† au Lofoi. [«] Si vous ne venez pas dis-je, j'en donne 6 à votre fils ! [»]. Le chef Hilonga, un ancien serviteur de Msiri*, me dit qu'il y a une route directe vers Kalala N'Gombé* (7 jours). En effet en regardant la carte ça paraît être vrai.

J'ai dû renoncer à descendre le Lualaba malgré tout mon désir et mes promesses aux indigènes. Le pays n'est praticable à 2 jours plus loin qu'à la fin de la saison sèche et encore il me faudra [sic] passer sur la rive gauche et continuer jusqu'au-delà du lac Kissale avant de revoir le Lualaba. Il paraît que c'est une série de lagunes et de marais voire même de lacs dont on ne sort qu'avec difficulté.

Il me fallait [sic] 100 barquettes pour descendre avec les forces nécessaires et alors je serais encore obligé de scinder la caravane et de livrer les charges aux hasards d'une attaque. J'ai donc gagné les montagnes et dans 5 jours je serai à la Lufira en face de Kaiumba*. Si j'étais passé de l'autre côté, j'aurais dû, après avoir contourné le lac Kissale, revenir 5 jours en arrière pour voir Kaiumba*. N'ayant pas d'intérêt de l'autre côté, le bon sens me commandait de prendre une autre direction.

J'ai ce matin après une marche de 1 h^e à travers fossés traversé les marais du Kabwé. De l'eau jusqu'au ventre pendant 1 kilomètre. Le passage a duré 1,05'. J'ai de nouveau dû après traverser une série de marais qui ont encore passablement retardé la marche ; j'ai fait 3 arrêts de 35', 1 h^e et 25'. Enfin je suis arrivé au village de MPira* à 1,15. Naturellement personne aux villages que quelques poules et chèvres oubliées dans la chaleur du départ. Ils ont tout de même trouvé le temps de planter quelques flèches empoisonnées près des bomas ! Les gens s'appellent les Benas Nioka* (enfants du serpent). [...].

Des gens du chef des Niokas* sont venus à ma rencontre jusque près du grand marais. Je n'ai pas vu le Kabélé, mais les indigènes m'ont dit que si j'avais pu monter sur le mamelon qui se trouve derrière Pulumba* j'aurais pu l'apercevoir.

30. Pour terminer le mois la matinée a été assez mouvementée.

Ce matin 25 minutes après avoir quitté le campement je rencontrais MPira* le chef des Benas Nioka* qui me proposait de m'accompagner jusqu'au village prochain. [«] Je n'ai pas peur me dit-il et vous voyez mes gens ne se sont pas sauvés [»] (excepté les femmes). Je le félicite et nous continuons jusqu'au-delà du marais formé par la Fungwé.

La Fungwé se partage en deux ; l'une forme le Kabwé et les marais environnants avec les sources mêmes du Kabwé ; l'autre branche forme les grands marais au nord du Kabwé et se continue sous le nom de Kabinda et Lumbe jusqu'au Lualaba. Arrivé là, je m'arrête pour attendre l'arrière-garde, à peine installé un soldat vient me prévenir que les gens ont essayé de voler une caisse mais que 4 coups de feu avaient mis tout le monde en fuite. J'appelle le chef et les guides et leur fait part des tentations des siens. [«] Je paierai me dit-il ; mes 2 hommes ici resteront et j'irai parler aux gens. [»] J'expédiai aussitôt 70 soldats [et] MM. Ghysen* et Cerckel* vers les villages – le chef y compris, bien entendu. Ils n'avaient pas fait 100 mètres que le chef prenait la fuite, ainsi que tous les siens qui étaient en tête : soit 9 hommes. Inutile de te dire qu'ils ne sont pas allés loin et que je les ai tous à la chaîne non loin de ma maison. Ils me serviront de guides jusqu'à la Lufira. Le chef est parti avec les troupes, il doit payer 5 femmes de l'ivoire et des vivres en quantité. Etaient-ils poussés par leur chef ? J'en doute. Dans tous les cas je ne me fie jamais beaucoup à eux et tu vois que je n'ai pas tort.

Tu vois la grande plaine d'aujourd'hui forme la limite des marais de la Fungwé. Demain nous devons voir 2 grandes lagunes et après-demain le lac Upemba. A tantôt pour d'autres nouvelles.

J'ai lâché le type qui était venu à ma rencontre hier en lui disant « Vous êtes libre ! Si vous voulez retourner au village personne ne vous fera du mal, vous pouvez vous en aller par où vous voulez on ne vous arrêtera pas. Si vous restez avec moi et me montrez le chemin demain je vous donnerai à notre arrivée à la Lufira une bonne récompense. Notez que je n'ai pas besoin de vos services et que ceux qui sont à la chaîne me donneront tous les renseignements possibles car je ne les mettrai en liberté que payé. [»] [«] Je reste [»], me dit-il.

Je suis curieux de voir s'il ne sera pas décampé demain ?

1^{er} juillet. Déjà un mois en route et je ne suis pas encore à la Lufira ! Pour peu que cela continue je ne serai pas rentré avant septembre.

Je campe aujourd'hui chez Massumba*, tribu Benas Massumba*, à côté de la rivière Mwanza qui va dans le lac Kiobwé qui se déverse lui-même dans le Lualaba. Je verrai demain le lac Kiobwé.

Les hommes rentrés hier ont rapporté 16 mains⁷ ! J'ai le chef et 6 hommes à la chaîne. Celui que j'avais laissé libre est venu me trouver le soir en me disant « Je vais chercher le paiement pour racheter le chef ». 10 femmes et de l'ivoire. 15 femmes s'il n'y a pas d'ivoire.

Les Haoussas* ont rapporté environ 70 k^{os} d'ivoire.

2 hommes des Benas Massumba* étaient venus à notre rencontre. Dans la chaleur de la fuite, eux aussi s'étaient fait mettre à la chaîne.

Le soir ayant reconnu l'erreur, j'ai lâché mes 2 types ; j'ai remplacé les étoffes volées et les ai renvoyés chez eux en leur disant ce qui s'était passé. Ce matin ces mêmes hommes et d'autres nous attendaient dans le bois avec des chèvres des œufs et des poules.

Ce que les gens volent en entrant dans les villages c'est inouï et malgré les sentinelles et les recommandations. Aussi je t'assure que là où je m'arrête ils paient une rude mirambo†. Beaucoup de gens sont restés mais ils ont une sainte venette.

Le long de la Lumbwé il y a une grande quantité de palmiers éléis; chose rare car l'on a toujours prétendu que leur limite était le Lualaba.

Le chef Kakoméni est venu me rendre visite. J'ai fait dire à Panda que j'irais loger chez lui demain.

Jusque Kibwé* (Lualaba), les maisons ont une forme carrée avec un toit très peu élevé. Depuis lors les maisons sont beaucoup plus élevées le toit est en pointe très haut et chacune pour ainsi dire a un portail avec des dessins dans le pisé.

2 Juillet. Arrivé au village de Kukuku vers 11 h après une belle marche à travers une énorme plaine qui s'étend jusqu'au Lualaba. Les marais de la Lumbwé, passés ce matin, forment le lac Kiobwé ou Chiobwé. Je campe à une ½ h^e de là. Malheureusement les marais et les nombreux buissons qui l'entourent m'empêchent d'aller jusque-là. C'est dommage ! Les indigènes (pas ceux du village hélas) [disent?] qu'il a à peu près la forme et la grandeur que je lui donne sur l'itinéraire. J'ai envoyé mon interprète vers le marais pour essayer de parler aux gens du village afin d'avoir des renseignements et des guides. J'avais cependant fait prévenir de mon arrivée par les indigènes de Kakoméni. Il fait bien difficile de renseigner exactement les noms des montagnes, chaque village pour ainsi dire leur donnant un nom particulier.

C'est égal, c'est quand même partout la chaîne des Mitumbus.

Ce matin un homme de Mulanga* père de MPira* que je tiens prisonnier, est venu me demander ce qu'il devait payer pour ravoir son fils. J'ai dit que je ne variais pas : 15 femmes sans ivoire, 10 avec.

⁷ 'Razzia'.

Si les gens de village ne veulent pas entrer en pourparlers et me fournir des guides, je serai peut-être très embarrassé pour demain à moins que ceux de Kakoméne ne consentent à continuer jusqu'au village prochain.

Des gens du chef Kakoba village par où nous devons passer demain viennent d'arriver avec une miramboŋ.

3. Pendant la nuit sont arrivés les gens du village, il est vrai que je leur avais fait dire que s'ils ne me donnaient pas des guides, je brûlais tout. Je suis passé par une quantité de villages qui tous ont envoyé des gens avec des vivres ; c'est ainsi qu'au lieu d'une guide j'en avais 15 à l'étape !

Je suis enfin parvenu à avoir des renseignements complets sur les lacs Chiobwé, Kitoboi et Upemba : Les 2 premiers ne sont que la continuation de l'Upemba qui se restreint juste à hauteur du point où je campe aujourd'hui. Il doit certainement y avoir une cause qui les fait ainsi partager et il ne m'étonnerait pas qu'entre chacun d'eux il existe comme une ligne de séparation formée par des arbres (papyrus, embacht [sic] etc.) qui s'avancent un peu plus que de droit. Forte population le long de la rive : Les Benas MPumba, id. Kilwa, id. Kapoïa et NKandé, ayant chacun leur chef respectif et ne s'entendant pas mieux que cela.

Tous prennent de l'eau aux marais du lac en creusant des trous entre les bomas. La terre est très peu fertile et est loin d'égaliser celle des bords du Lualaba. Voici la légende du lac :

Il y a longtemps, très longtemps, le lac actuel était très petit ; de fortes pluies vinrent et la saison sèche ne parvint pas comme les années précédentes à pomper les eaux. Cette même année des villages des montagnes (Mitumbu, je suppose) vinrent leur faire la guerre ; tous s'enfuirent dans le lac – qui en fut furieux – les pluies arrivèrent de nouveau et tout le monde fut nagé : les hommes, les femmes, les vivres, les paniers tout fut perdu. Cette année le lac n'est pas descendu et depuis lors il est toujours grand. [«] Boilé à Laiza [»] (affaire à Dieu), disent-ils. Ce qui ne les empêche nullement d'y sourire [sic] encore maintenant. Il est vrai qu'il y a si longtemps.

Belle marche en terrain plat longeant à ½ h^e à peu près les marais du lac.

4. Hier soir est arrivé l'homme que j'avais lâché près des Benas Niokas*, il m'amenait 4 femmes pour avoir le chef. J'ai refusé en disant qu'il m'en fallait 10. L'homme a alors refusé de retourner à son village en disant « Si je rentre sans le chef on dira qu'il est tué et d'ailleurs ils m'en voudront toujours et diront que c'est moi qui ai amené le blanc au village. Renvoyez donc un autre, moi je retourne au Lofoi avec vous. [»] Il a raison le pauvre diable. J'en ai lâché un autre qui sera de retour dans 3 ou 4 jours avec 6 femmes.

Les indigènes du village sont venus hier soir et m'ont servi de guides ce matin. Malheureusement un vaurien quelconque a mis le feu au village lorsque j'étais déjà loin. Je paierai 10 brasses d'étoffes et des perles au chef, car je ne veux pas qu'il puisse dire que les blancs sont des menteurs. J'avais promis de ne pas mettre le feu au village.

Longé toute la matinée le lac pour venir coucher au point où il fait un coude pour remonter vers le nord. Je loge chez Kalassa M'Boila* (Bena Kitanda*) naturellement en fuite et comme les autres toujours dans le lac ! Mon interprète qui est allé hier parler aux gens me dit : Qu'il y a tellement de moustiques – les indigènes le disent aussi – que s'ils doivent rester là pendant 5 jours un grand nombre mourrait. A propos de mourir ; l'homme venu hier soir raconte qu'outre les 17 tués dont les soldats ont coupé les mains, il y a 10 autres morts en plus des blessés. Beaucoup de femmes aussi paraît-il. MPira* a fait dire à ses gens de faire la guerre à son frère Songa pour lui prendre des femmes, c'est de chez lui paraît-il que vient toute la palabre.

J'ai pu voir à travers une éclaircie le lac Upemba, il s'étend à perte de vue et jusqu'au point où je puis le voir il me semble dépasser 3 ½ lieues !

5. Nous côtoyons le lac et à travers de nombreuses éclaircies nous l'apercevons qui se déroule à perte de vue. Certains villages disent qu'ils le traversent en canot ; d'autres disent que c'est impossible près de chez eux. En effet d'ici je vois parfaitement les embachts [sic] qui bordent le bord opposé (donc 1 ½ [lieue]). Tandis qu'au village précédent on apercevait à peine les montagnes qui sont de l'autre côté du Lualaba et l'on ne voyait qu'une nappe d'eau.

Les indigènes m'indiquent la direction de Kikonja* (N du lac Kissale). S'il en est ainsi le lac Kissale doit commencer au moins à hauteur du point que nous occupons aujourd'hui et une légère bande de terre le long du Lualaba séparerait seule les 2 lacs. Cependant je crois plutôt que les montagnes indiquées bordent le Lualaba de l'autre côté et que le Kissale ne commence que plus bas. Elles sont d'abord trop rapprochées du point que j'occupe (3 à 3 ½ [lieues], semble t'il) or le lac Kissale lui-même est déjà très large.

Domage que les indigènes du village sont [sic] en fuite. C'est un peu ma faute : le matin en passant chez les Benas Mabwé* (enfants des pierres) qui s'étaient barricadés chez eux, je leur fis dire que je m'arrêtais de l'autre côté du village pour attendre la mirambo†. Comme ils ne se pressaient pas fort je fis faire ½ tour aux soldats. Naturellement en 5 minutes les 4 bomas étaient pris ; mais les indigènes avaient eu le temps de filer en canots. 3 seulement furent tués et les villages brûlés et naturellement les chèvres et les poules firent partie de notre caravane. S'ils avaient payé comme le font les autres villages, je passais [sic] ; mais il paraît que ceux-ci se disaient forts (rapport de nos guides) et qu'ils ne craignaient personne. Encore ceux-là à ajouter à la série.

Naturellement ils sont venus en canot prévenir leurs voisins qui eux ont lâché tout. Je doute que je parvienne à retrouver un homme pour nous servir de guide ; à moins que je ne force ceux d'aujourd'hui à continuer.

6. De bon cœur les guides d'hier ont continué ce matin et je t'assure qu'ils m'ont rendu service car le chemin était rudement difficile à suivre à cause des marais à éviter. Vers 10 h, au moment où je ne m'y attendais certainement pas est-ce que je ne vois pas à ma gauche une grande nappe d'eau que le guide qualifie de lac Kapanda. Comme j'avais constamment longé les marais qui terminent l'Upemba, je me suis tout de suite dit que ce n'était que sa continuation, comme Chitobwi et Chiobwé étaient son prolongement. Pour le coup il est bien fini et d'ici je vois la combe qui limite son bout.

Je campe à 620' d'un village, je n'ai pas voulu pousser jusque-là afin que l'interprète en s'y rendant seul puisse voir à qui parler.

De l'autre côté du marais la population est très forte. Elle appartient au chef Kikumba qui lui-même relève de Kaïumba*. Vu énormément de plantations. Les palmiers éléphants reparaisent. Demain je serai à la Lufira ; les montagnes qui bordent la rive droite ne paraissent pas éloignées de plus de 2 lieues.

Fait disparaître les villages de ce matin. Les gens sont en fuite et je crois bien que je trouverai porte de bois à la Lufira ; je ne doute plus maintenant que je serai obligé de faire construire des radeaux. 2 canots sont venus se promener tantôt sur le lac, à distance bien entendu, probablement histoire de reconnaître la position ! Je crois que demain seulement et les jours suivants commenceront les ennuis.

7. Je suis enfin à la Lufira ; après une marche de 2 heures longeant les marais je suis brusquement tombé sur la rivière ; des indigènes de l'autre côté qui ne devaient pas nous

attendre, ont de suite commencé à débarrasser leur village des femmes et des vivres. Naturellement les canots ne venaient pas. Je leur ai donné jusque midi pour nous amener des canots. Ils sont immédiatement partis chez Kaiumba* pour savoir ce qu'ils devaient faire en disant « Nous savons que Kaiumba* est l'ami du blanc et nous allons le prévenir de son arrivée. [»] Si les canots ne viennent pas je fais passer 20 soldats à la nage qui m'auront bientôt déniché un canot je pense et dans le cas où ils n'en trouveraient pas nous parviendrons toujours avec 4 caisses en tôle et la baignoire à faire un radeau convenable.⁸

Kaiumba* vient d'envoyer un canot : il fait dire qu'il est mon ami et demande si je désire passer aujourd'hui ou demain. J'ai envoyé mon interprète ; je suis curieux de voir ce qu'il dira. Je voudrais tant lui coller un poste afin que l'on ne puisse pas me dire que je ne me suis occupé que de suivre une route encore inconnue. A ton avis je suis certain que ce serait déjà quelque chose. Seulement je veux faire en même temps les affaires du poste afin que plus tard il ne soit pas possible de me faire un reproche.

8. L'interprète rentré me raconte qu'il a été reçu excessivement bien ; un homme de Kaiumba* l'accompagnait pour prendre mes ordres. Le village en face, Kiombi passait en barquette venait vendre des vivres et s'entendait parfaitement bien avec les nôtres ; le soir les gens se sont mis à chanter et tout paraissait marcher à souhait.

Kaiumba* était heureux que je voulais lui donner des soldats etc etc. Auront-ils trop bu pendant la nuit ? Le féticheur aura t'il dit qu'on ne pouvait pas nous passer et par suite des ordres sont-ils arrivés la nuit au village ? Toujours est-il que le matin on ne voyait plus que les hommes ; les femmes [et] les enfants avaient pris la fuite et les canots promis la veille n'étaient pas là à 7 h. Je fis parler aux guerriers, qui me répondirent que Kaiumba* préparait une mirambo† pour m'envoyer. 2 des 6 canots qui étaient à la rive opposée étaient déjà filés et je voyais les autres prêts à partir. Je me suis dit que j'avais assez patienter [sic], 10 hommes furent envoyés en amont 10 en aval avec ordre de passer la Lufira à la nage de tomber sur les villages et de ramener les canots ; tandis que nous continuions à parlementer pour attirer l'attention. Quelques hommes vinrent en pirogue jusqu'au milieu du fleuve et engagèrent conversation, mais au moment où ils approchaient du bord attirés par l'apport d'un morceau d'étoffe quelconque, des coups de fusils éclatèrent dans le lointain.

Aussitôt rumeur chez ceux-ci qui appellent leurs camarades à grand renfort de cris et de gestes : Trop tard ! Chacun de nous avait visé son homme ; j'en descendais 2 pour ma part et 3 canots restaient à notre disposition. Aussitôt des soldats partirent à la nage et 15 minutes après il y en avait 10 sur l'autre rive, de quoi être le maître de la situation. Bientôt après d'autres pirogues amenées par les soldats en route vinrent grossir le nombre et au moment où je t'écris (12 h) il y en a 11 et la plus grande partie des porteurs et des charges sont ici.

Voici maintenant ce que je crois, si ce n'est pas la bière qui leur a chauffé le tempérament. Kaiumba* aurait fait demander des renforts à Kikonja* (nord du Kissale) en apprenant notre arrivée afin de recommencer le coup fait avec Akkesson* (caravane Delcommune*) mais comme ils n'étaient pas arrivés, il aura voulu tirer en longueur ce qui ne lui aura pas fort réussi. C'est d'ailleurs déjà lui qui avait monté le coup Akkesson* mais je t'assure qu'il ne le recommencera pas, ni aujourd'hui, ni demain, ni après ou ils devront être nombreux. Sa population est énorme et son village seul, au dire de mon interprète, dépasse tout ce que nous avons vu jusque maintenant ! Si le tout était fixé pour 2 heures je ne dis pas que je n'irais pas coucher chez lui, 1 h^e environ.

⁸ Here, Brasseur added a tiny sketch: four squares with circle in the middle.

9. Il était trop tard quand le passage a été terminé pour aller dormir chez Kaiumba*. Nous n'avons pas été inquiétés la nuit. Ce matin à peine étions-nous en route de 10 minutes que les tambours ont commencé les roulements ; peu à peu nous avons distingué les cris et bientôt nous avons aperçu [sic] des sentinelles placées sur les arbres. Ils voulaient donc se défendre. Aussitôt je fis déposer les charges et pris mes dispositions. 10 soldats descendant en barquette avaient pour mission en longeant la rive gauche de tirer sur les indigènes qui auraient voulu passer le fleuve. De Besche* et Ghysen* doivent avec leurs soldats faire un large crochet et passer à l'ouest du village. Cerckel* prenait le fleuve et moi je marchais directement dessus. Malheureusement toutes leurs belles résolutions de défense tombèrent aux premiers coups de fusil et malgré toute notre diligence les indigènes se retirant à travers le village qui a 1165 mètres de longueur parvinrent à nous échapper. Nous n'avions plus qu'à nous installer, nous, car les soldats furent lancés à la poursuite et en ce moment 1 h ils ne sont pas encore rentrés. 2 sentinelles, avancées, des indigènes furent tuées.

Les femmes et les enfants ont été cachés pendant les nuits. Seulement je me doute à peu près où elles sont et demain nous ferons une expédition dans les marais. Tas d'idiots, moi qui aurait [sic] tant voulu entrer en bonnes relations avec eux et qui ne demandait [sic] qu'à parlementer ; possible que demain ils y viennent d'eux-mêmes. J'aurai voulu avoir des renseignements sur le pays et pour le moment je n'ai même pas un guide.

Quand on fait une palabre comme celle-là, il faudrait pouvoir rester 8 jours sur place. Malheureusement la caravane est déjà longtemps en route et l'on doit commencer à s'inquiéter d'elle, d'autant plus que l'on a supposé que les révoltés avaient pris la route du Katanga.

J'ai vu pour la première fois des cultures de millet et rencontré des ruches artificielles. L'Eleusine se cultive en grande quantité. Il paraît que les indigènes du lac Kissale se construisent des radeaux faits avec embacht [sic] sur lesquels ils montent de petits chimbukst†; par un vent favorable il lâche [sic] le radeau et traversent ainsi le lac ?

Les soldats ont tué un homme *qui ava sté squarvé pa s'chef*⁹ !

Les indigènes sont parvenus à s'enfuir et en grande partie à passer la Lufira ; arrivés là, ils ont crié aux soldats qu'ils ne se sauveraient pas plus loin et ils les ont invités à passer le fleuve. Il est bien entendu que les hommes n'avaient pas de canots !

10. Je reste ici aujourd'hui afin de faire faire une expédition dans les environs ; les soldats partiront tantôt ; les uns reprendront la route par laquelle nous sommes venus pour tomber sur le village de Kakumba, les autres suivront la rive gauche de la Lufira afin de rejoindre – si possible – les gens filés hier.

J'ai visité le village: la grand' place est ornée d'un seul grand arbre entouré des crânes des gens tués à la guerre : j'en ai compté 53.

J'ai trouvé quelques beaux objets sculptés qui iront un de ces jours augmenter ta collection.

Les éléphants poussent également ici, mais chose singulière, je n'en vois que sur la rive droite.

J'ai commencé mon rapport au Gouverneur Général ; ce n'est pas chose facile car je ne puis pas tout dire et cependant je dois l'informer des principales piles que je fiche.

11. Encore à Kaiumba*. Mes soldats m'ont fichu dans une belle transe depuis hier soir : figure-toi qu'ils étaient partis en 35 hier à 7 ½ h et qu'ils sont seulement rentrés ce matin à 10 h. Je leur avais dit de me ramener un homme vivant coûte que coûte et ils n'ont pas voulu rentrer sans avoir mis la main sur un.

⁹ Rendered in written French, this Walloon turn of phrase would read: 'qui avait été équarri par son chef !'

Tu comprends si je suis content d'avoir un guide ; il me dira peut-être qu'il n'est pas du village et qu'il ne connaît pas les routes mais nous en sortirons quand même. Je lèverai donc le camp demain.

Tous les gens se sont sauvés au lac Kissale, je ne puis donc plus songer à les faire poursuivre. Msiri* avait mis 5 ans ! pour vaincre Kaïumba* ; aussi tous les indigènes Bas Yecks* qui nous accompagnent disent-ils que nous possédons des fétiches extraordinairement forts pour que les villages Baloubas* filent ainsi à notre approche. Je laisse dire naturellement.

J'ai trouvé un tonneau à poudre marqué « E. Benguella Gunpowder ». Vient-il des Portugais où des Anglais ?

Benguella est à la côte Portugaise, mais [«] Gunpowder [»] (poudre à fusil) est une expression bien anglaise.

Mon guide est bien vieux et je crois bien qu'il ne puisse me servir.

12. Nous sommes partis ce matin de Kaïumba*, n'ayant pour nous conduire que les souvenirs d'un de mes porteurs passé ici il y a plusieurs années.

Je me suis [fait] pas mal de mauvais sang voyant que nous obliquions ainsi vers l'est ; mais lui impassible me disait toujours : [«] Nous sommes dans le bon chemin ; vous verrez plus tard. [»] En regardant la carte générale je vois en effet que nous suivons toujours la même direction et que nous marchons toujours parallèlement au Lualaba. Il doit cependant y avoir une route beaucoup plus rapprochée des lacs et ça m'ennuie fort de n'avoir pu la prendre.

Je n'ai pas osé [sic] me risquer par-là à cause des porteurs de la caravane de Besche* qui sont très fatigués et dont la plupart auraient pu rester dans les marais si j'en avais à traverser.

Partout dans le bois aujourd'hui des traces de fuyards qui doivent courir pas mal vite. Je campe à côté d'un marais à la lisière d'un bois ; la marche a été bien sauf le passage de la Chialaba qui avait beaucoup d'eau, 1,50 [m] !

C'est dimanche, paraît-il, aujourd'hui et en ce moment tu te paies un bonnekamp† dans un des grands cafés de la brillante Nivelles. Criminel, je n'ai que de l'eau du marais moi ; mais plus tard ...

13. Marché aujourd'hui encore plus à l'est, ce qui n'a pas peu contribué à me mettre de mauvaise humeur. Le guide prétend lui que nous suivons la meilleure route ; [«] je la connais [»] me dit-il.

Trouvé à 1 h^e de notre campement 1 feu abandonné un peu avant notre passage : nous sommes donc surveillés et entourés d'espions.

30 minutes avant d'arriver au campement notre sentier était barré avec de grosses branches afin de nous en faire prendre un autre plus à l'est. En arrivant au village nous sommes reçus à coups de fusil ; je fais déposer les charges à l'avant-garde et nous filons au pas gymnastique, le clairon sonne la charge et en quelques minutes il n'y avait plus un chat à voir. Les soldats continuent la poursuite dans les montagnes. Il faut croire qu'ils s'attendaient à notre passage par ici car ils ont tout enlevé, vivres mêmes. Les plantations sont là heureusement. Il faudrait donc croire que nous suivons le bon chemin ; c'est égal il doit y en avoir un autre beaucoup plus au nord. Beau village avec des maisons symétriquement disposées et au milieu une grande allée bien alignée et plantée d'arbres. Une place avec l'arbre traditionnel où pendent les crânes des tués à la guerre.

Je pense qu'en arrivant à Moulonga* (Lualaba), un des plus grands chefs de la contrée paraît-il, je ferai passer la caravane de Besche*. Alors que l'on me fasse suivre une route ou l'autre je parviendrai toujours à aller où je veux. Chez ce Moulonga* il y aurait paraît-il beaucoup de Bas Yecks* et ceux-là ne fileront pas je pense.

Un caporal de de Besche* vient de rentrer, il ramène 7 femmes et une gamine ; il a tué 6 hommes. Les quelques coups de fusil des indigènes leur coûtent donc passablement. J'ai fichu une salée en...à mes soldats en leur disant qu'ils n'étaient que des femmes auxquelles je laisserais dorénavant les soins de fabriquer la popote des autres. J'ai ensuite ajouté qu'à l'avenir je prendrais des soldats de de Besche* et que moi-même j'irais faire la guerre et que pendant ce temps-là ils pourront dormir. Mais ai-je dit « Le premier qui élève la parole pendant mon absence et qui fait des dioyos (blagues) je lui brûle la cervelle en rentrant ». Ils ne riaient pas, je t'assure et je parie qu'à la première affaire ils se feront remarquer.

Ça fait donc, avec les femmes qui doivent racheter MPira* un total de 22 et 6 gamines !

14 Juillet. Anniversaire de mon départ de Luluabourg ! Je ne songeais guère alors y rester 3 ans, pas plus que je ne songeais alors à patauger dans le Louba. Ce matin avant d'arriver au village, j'avais pris des dispositions de façon à pouvoir mettre la main au moins sur 1 homme s'ils avaient l'idée de se défendre.

Chaque blanc fila à travers herbes avec son peloton. Un type a été fait prisonnier. C'est un gaillard déjà vieux auquel il manque les poignets et les oreilles. Signe de l'autorité de son chef qu'il a un jour cocufié. Quelques soldats sont rentrés avec leur blanc mais les autres ont continué et le diable sait maintenant où ils sont. Il est 2 h.

La Wamba assez beau cours d'eau irait paraît-il se jeter dans le lac Kalombé; est-ce une expansion du Lualaba ou réellement un lac [?] Je n'ai pas su le savoir. Beau voyage ce matin à travers bois plaines et clairières pour aboutir vers 9 h au village de Likuku moins important que celui d'hier. Beaucoup de petits chimbuks† ronds avec véranda et alignés. Probablement les maisons des femmes du chef. Trouvé un fétiche superbement sculpté, seulement il faudra le placer assez haut afin que les yeux chastes ne soient pas trop scandalisés. Toujours nous suivons la montagne, cependant au dire du guide dans 4 jours nous serons à Mulonga* au bord du Lualaba.

Vu hier un singulier mode de guérison : Une femme malade étendue sur des nattes, couchée sur le ventre au-dessus d'un feu de charbons ardents placées dans un trou et recouverts de sticks assez haut placés que pour ne pas prendre feu. Ce qu'elle transpirait la malheureuse.

Un caporal vient de rentrer avec 3 mains 2 femmes et 1 boy. D'autres hommes avec des chèvres.

Un peu plus tard un autre est arrivé avec 1 tête 1 main et 1 prisonnier. Nous voilà donc en possession d'un guide.

15. Je suis forcé de croire que j'ai de la chance car si je n'avais pas eu un guide à travers les tas de villages que j'ai dû traverser, jamais je ne serais arrivé à l'étape. Ici plus de bomas ; des villages grands ouverts, 3 chimbuks† ici 4 là et ainsi de suite avec partout des sentiers aussi bien battus les uns que les autres. Des palmiers éléés par millier. J'ai vu pour la première fois des ... n^{os} 100 ! construits en plein air dans différents endroits. Chacun a le sien probablement : 1 grand trou recouvert avec au-dessus un pot troué.

Vu à ½ h^e les embatchs [sic] du lac Lubambo. Je commence à croire que le guide aurait bien pu avoir raison en disant que d'un autre côté nous aurions dû patauger dans les marais. Je vois aussi distinctement les montagnes de l'autre côté du Lualaba. J'ai bu, pour la première fois depuis longtemps, du malafou† de palmiers. Que c'est bon !

16. Voilà un bon pas de fait. Parti à 5,55 je ne me suis arrêté qu'à 11,25. Belle marche à travers des plaines interminables parsemées çà et là de quelques acacias. La fin dans des plaines marécageuses qui doivent être difficiles à traverser pendant la saison des pluies. Je campe au

commencement d'un village sans fin établi au milieu d'une forêt de bananiers et à 10 minutes du Kalumén'gongo probablement le principal tributaire de la rive droite du Lualaba en amont [sic] de la Lufira. Il a paraît-il une 20^e de mètres de large et 1,50 d'eau avec un courant rapide ; il forme le lac Kabamba que je verrai demain. Ce cours d'eau doit venir de loin et recevoir une quantité de petits ruisseaux, car à part la Chiobwé [sic] et la Wamba nous n'avons vu aucune rivière depuis que nous avons quitté la Lufira. Les indigènes se sont sauvés de l'autre côté du cours d'eau ; mon interprète est allé chez eux les rassurer et les a invités à venir me voir. [«] Dans la soirée [»], ils ont promis. Il paraîtrait que 2 blancs sont venus faire la guerre à 4 jours d'ici chez un chef Bas Yeck* installé jadis par MSiri* ? Les indigènes qui avaient depuis longtemps connaissance de mon arrivée le lui ont dit. Qui serait-ce et est-ce vrai ?

Ce matin un porteur malade resté derrière a été tué par les indigènes. Un soldat qui le suivait – de loin – en a tué 2.

Dans 2 jours je serai au Lualaba et au milieu de gens qui ne se sauveront plus j'espère. Je ferai alors passer la caravane de Besche* puis je me mettrai en route un peu plus vite que je ne l'ai fait jusque maintenant car n'ayant plus à m'occuper de politique pour le poste – c'est trop loin pour moi – je ne m'arrêterai plus que le temps nécessaire.

17. Voilà un jour dont je me souviendrai. Après avoir traversé la Kalumé NGongo à gué (1,50 d'eau au moins) nous longeons cette rivière qui bords d'immenses plaines allant jusqu'au Lualaba. Vers 9 ½ h le guide me crie « Blanc des éléphants ». Je regarde au loin ? [«] Non là [»] dit-il et il me montre 7 énormes bêtes à 150 mètres de la route qui jouaient là dans les marais. Je prends quelques hommes, nous nous avançons et pan ! un éléphant dégringole ; les autres prennent la fuite oblique à gauche dans le marais, les autres soldats piquent une charge derrière. M^r Ghysen* part avec et voilà une pétarade générale qui éclate sur toute la ligne ; bientôt il n'y a plus que 4 éléphants debout. J'ai beau faire sonner rassemblement et « cessez le feu ». Personne ne revient.

Partout on tire, les balles pleuvent même dans ma direction ...

Je me demande comment je les ferai cesser de tirer quand tout à coup il me prend une idée : Je demande un fusil et je tire dans le tas ! Si tu les avais vus se ficher sur le ventre et rentrer au galop. Aussitôt je fais compter les cartouches tirées : au moins 250 !

Inutile de te dire que j'ai fait une chère distribution de chicote et que nombre de mes hommes en porteront encore la marque dans un mois, car je ne regardais pas où je tapais et je tapais ferme.

Ghysen* a été chargé par un éléphant sur lequel il avait tiré à bout portant ; l'éléphant est tombé mais il a pu rouler M^r Ghysen* avec sa trompe et je pense qu'il pourrait bien avoir quelques lésions internes. [«] C'est égal dit-il tout fier, je l'ai quand même tué ! [»]

Pendant que je faisais le rassemblement, un éléphant blessé qui fuyait fut arrêté par mon interprète que j'avais envoyé à sa poursuite. L'éléphant fait ½ tour et vient juste sur nous ; je commande le fusil gros calibre de Besche* et à 20 pas je sais lui loger 2 balles dans la tête près de l'oreille. L'éléphant fait ½ tour et va s'abattre à dix pas plus loin. C'était le 5^e ! 2 ont pu se sauver et encore ils laissaient sur leur passage une large trace de sang. Il est fort probable qu'ils ne sont pas loin et que mes hommes les trouveront tantôt. Maintenant il me faut rester ici demain car je ne veux pas laisser ces mètres cubes de viande à la disposition des indigènes. C'est pire qu'un abattoir et tu donnerais gros pour assister à la scène du dépeçage, ils sont là par groupe de 50, 60, 100 peut-être, chacun taillant de son côté et jetant la viande aux camarades qui l'attrapent au vol. Il y a quelques belles pointes.

Les indigènes de Mussaka* sont en fuite et malgré leurs promesses d'hier il n'y en a pas un à voir à 2 h^{es} à la ronde. Demain j'enverrai prévenir Mulonga*, car ayant dû m'arrêter ce matin d'assez bonne heure je ne pourrais probablement pas pousser jusque chez lui demain.

5 éléphants en 1 h^e de temps c'est autre chose que 5 lièvres et 7 perdreaux en 8 jours ! D'ici je vois le lac Kabamba, il y a environ ½ h^e, mais il est entouré de grands marais ; il est formé par le Kalumé NGongo et se déverse par un large chenal dans le Lualaba. J'aurai d'ailleurs l'occasion de le voir après-demain puisque je le longe et que Mulonga* y puise de l'eau.

18. J'ai fait prévenir Mulonga*. J'ai envoyé des hommes à la poursuite des éléphants blessés. J'ai compté les cartouches – il m'en reste une moyenne de 88 par homme, j'étais parti avec 100 – et j'en suis presque à regretter la pile que j'ai flanqué hier en présence des 8 grosses pointes qui sont près de ma maison.

J'ai remis 300 cartouches à de Besche* afin d'augmenter un peu sa moyenne et afin qu'il ne se trouve pas pris à l'improviste s'il avait une palabre à faire d'ici au Lomani. Il en a 60.

Je mets mes croquis au courant. A propos j'ai de nouveau reçu un coup de pied de Vénus ! Ça ne me gêne pas, tu sais.

19. Magnifique route longeant les marais du Kabamba. Le lac vu des montagnes présente une série de grandes flaques d'eau qui doivent n'en former qu'une aux inondations. Demain nous le verrons dans sa plus grande longueur. Partout des traces d'éléphants. Arrivé de bonne heure chez Kapia, ancien grand chef de [sic] Msiri est venu un jour mettre à contribution. Sa femme principale Mahanga* venait de ce village. Tout le monde en fuite.

Les hommes n'ont pas retrouvé l'éléphant blessé avant-hier.

20. L'on est jamais complètement heureux. Hier soir j'entends des rumeurs dans le camp et aussitôt on vient m'annoncer que nos envoyés sont de retour avec des gens de Mulonga*.

J'apprenais bientôt que les révoltés se trouvent entre le Lomani et le Lualaba, à peu près à hauteur du point où je me trouve aujourd'hui. Je vais donc aussi – probablement – me trouver mêlé à cette malheureuse affaire. Je suis embêté au-delà de toute expression car je ne sais pas si ces « Bêtes » comme nous les appelons ne vont pas un jour ou l'autre piquer vers le Katanga. Dans tous les cas s'ils se trouvent à cet endroit, c'est afin de pouvoir mettre la main sur les caravanes qui sont dirigées vers le Katanga. Ils sont nombreux et ne doivent pas disposer de moins de 500 rayés ! Voilà si longtemps que je demande des renforts, peut-être en apprenant cette nouvelle se décideront-ils à m'en envoyer. Pourvu que ce ne soit pas trop tard ...

Voici ce que racontent les gens de Mulonga* :

Dernièrement une caravane partie d'ici dans le but d'acheter des madibas (étoffes pour se vêtir) arriva à un village à 10 jours du Lualaba où elle rencontra un grand nombre de soldats armés d'Albinis et de Chassepots. La caravane fut invitée par les soldats à payer des chèvres, des poules et des chiens ; puis on leur demanda à quel chef ils appartenaient.

Sur leur réponse « Nous sommes des gens de MSiri* » les révoltés les invitèrent à passer la nuit chez eux et à assister à l'exercice qu'ils feraient le lendemain.

Le matin tous les gens étaient réunis regardant et admirant le maniement des armes. L'instructeur commanda « joue, retirez joue ... feu ! » Pan ! A peu près tous ceux qui étaient là restèrent sur le carreau, les autres furent presque tous tués ; 4 seulement parvinrent à s'enfuir et apportèrent ici la nouvelle. Il paraîtrait que ces bons gens seraient désireux de visiter le Katanga.

Il se pourrait donc bien qu'un de ces jours je me trouve mêlé à cette affaire que je croyais enterrée depuis plusieurs mois, car les blancs lancés à la poursuite n'étaient pas parvenus à savoir ce qu'ils étaient devenus et l'on supposait que les révoltés s'étaient dispersés dans toutes les directions et qu'il n'en serait plus question. Il faut croire que l'on avait vendu la peau de l'âne ! Ils ne doivent pas à l'heure actuelle posséder moins de 500 rayés ! Or comme ils ont construit un boma et des tembést† (dire des indigènes), c'est encore une expédition de 700 à 1000 hommes commandés par 10 blancs avec canon que l'on devra envoyer contre eux.

Ils sont décidés paraît-il et braves jusqu'à la mort. S'ils apprennent mon voyage de ce côté ils pourraient bien se décider à partir pour le Katanga. Aussi, je ne fais plus de bien et je voudrais déjà être rentré.

Demain je me renseignerai moi-même à Mulonga* où je serai vers 7 ½ h. De là j'expédierai une lettre par Simbi* (confluent des 2 fleuves) au chef de la zone arabe afin qu'il prenne des mesures. Il serait cependant étonnant que nulle part on ne soit informé de leur retraite.

21. Enfin je trouve donc quelqu'un dans un village : le chef Mulonga* et tous ses hommes sont là ; afin de permettre aux femmes de rentrer, je vais camper à ¾ d'heure du village.

Mulonga* me confirme les dires de ses gens en ce qui concerne les révoltés, seulement il ajoute, lui, qu'on lui a pris environ 100 fusils. Il ment de ½ sans doute espérant que je lui en donnerais un.

J'ai fait un croquis de l'emplacement occupé par les Bêtes, je vais l'expédier à la zone arabe avec les renseignements que j'ai reçus : ils en feront ce qu'ils voudront. Moi, je ne puis pas faire plus. Je n'aurais paraît-il plus que 4 jours d'ici au confluent ; je suis curieux.

Le missionnaire Thompson* est venu jusqu'ici l'an dernier, puis il a fait ½ tour. A t'il suivi le Luapula?

Le Kabamba se déverse dans le Lualaba par un large chenal d'au moins 100 mètres de large ; pendant plusieurs centaines de mètres une mince bande de terre de 1 à 4 mètres les sépare. Aux pluies tout est confondu et il faut remonter assez loin pour retrouver le Lualaba. Plaine peu large et aride, sablonneuse principalement. Peu de plantations. Beaucoup de pêcheries.

Plusieurs chefs sont venus me voir et m'apporter du malafou† hier de la part de Mulonga* ; nous avons parlé longtemps. Je recevrai le chef et ses gens tantôt.

Mulonga* est venu ; nous avons parlé longtemps toujours pour raconter ce qu'avait dit et redit l'interprète. [«] J'ai été pris 2 fois par les Arabes me dit-il et je ne me sauve pas pour les blancs. Ceux qui filent sont des buschmen [sic] (hommes sauvages). [»] Il me donne des guides et il a fait dire dans tous ses villages de ne pas [se] sauver. Or, comme ils s'étendent jusqu'au Luapula ça sera facile. Il n'y a plus de lacs paraît-il se [sic] ne sont plus que des expansions du Lualaba (4). Reçu le soir 4 guides qui couchent au camp.

22. Partis assez tôt nous longeons pendant plusieurs heures le Lualaba qui coule dans une misérable plaine marécageuse dont les bords sablonneux se refusent à produire. Coin triste s'il en fut. Malgré cela de nombreux petits villages en bordent les rives et parviennent à faire pousser, à force de soins, du manioc dans tous les coins, et même l'éleusine; il est vrai que ces 2 derniers aiment le sable. Quitté le Lualaba vers 10 h pour traverser un beau bois qui se termine près des marais du Lualaba, car de nouveau on tombe dans les marais ; ils doivent même former lac aux pluies et ont nom Katongo. Les indigènes quoique prévenus de notre arrivée par ceux de Mulonga* sont filés. Heureusement que nous avons des guides qui nous conduiront jusque Lubambo*, autre grand chef à 2 jours d'ici. Je voudrais bien d'un poste ici mais l'endroit –

Mulonga* – ne me semble guère convenir. La Kalumé N’Gongo conviendrait mieux si ce n’était pas si loin du Lualaba. Ce poste ne serait ici que pour la chasse aux éléphants qui pullulent dans la contrée surtout aux environs du lac, c’est à ce point que Kapia doit renoncer à la culture des patates qu’ils viennent dévorer jusque contre le village.

Arrêt à 11 40 et campement chez Sango à environ ½ [h^e] du Lualaba.

23. Après avoir traversé une série de petits villages nous arrivons au village de Kachamboïe où Thompson* a couché il y a un an. Mes guides ayant disparu je fus forcé de m’arrêter malgré ma bonne volonté de pousser plus loin. Beaucoup de gens du village sont restés, mais ils ont une sainte venette. Le Lualaba n’est pas plus riant que les jours précédents et coule toujours dans une maigre plaine marécageuse ; les montagnes ont disparu. La question des révoltés est toujours celle du jour. Nous discutons les chances d’une attaque probable le long de la caravane et du peu d’espoir que nous avons de nous en tirer, car ils doivent être nombreux. Tantôt en faisant questionner les gens du village j’ai appris qu’ils avaient bien dans les 200 Albinis et un nombre beaucoup plus grand de fusils non rayés.

Si je ne puis pas avoir de guides pour demain je vais longer le Lualaba et encore le Lualaba, la marche sera plus lente c’est vrai mais j’arriverai quand même. 5 marches probablement.

24. Après une marche à travers bois et plaines je suis enfin arrivé au village de Chibambo*. J’avais été trompé hier par les guides et croyant qu’ils me trompaient encore, j’ai voulu continuer et ne suis arrivé qu’à midi et demi à l’étape. Depuis 3 jours nous ne faisons d’ailleurs plus de bien ni l’un ni l’autre ; le moindre sujet donne lieu à des discussions interminables sur les révoltés et je dois dire que ces Messieurs avec leurs façons noires de voir les choses, commencent rudement à me ficher une sainte frousse. Il est vrai qu’hier il y avait lieu de voir les choses du mauvais côté car en arrivant au village les guides de Mulonga* avaient pris la fuite et les gens du village qui étaient là d’abord firent la même chose une heure après. Plus tard 2 hommes vinrent sans rime ni raison se présenter pour guides. D’où sortaient-ils ? Qui étaient-ils ? Avaient-ils été envoyés par la bête pour nous conduire dans un guet-apens ? Autant de questions que nous nous posions et que nous discutons de tous les côtés. Aussi je n’ai guère dormi tranquille et le matin avec les guides, j’ai envoyé une section en avant afin de fouiller les passages dangereux avant d’envoyer la caravane.

Heureusement que tout s’est borné à une frousse pour rien. Aussi quand sur la route, j’ai vu des indigènes dans les villages, me suis-je senti soulagé d’un rude poids. Un peu plus loin des gens de Chibombo* vinrent à notre rencontre et en arrivant au village nous y trouvons les hommes et les femmes ! D’ici j’envoie prévenir le poste du confluent de venir à notre rencontre. Dans 3 jours nous serons là.

Je pense et je souhaite que cette question des révoltés ne soit plus soulevée autrement que par une bonne expédition qui en débarrassera la contrée pour toujours. Quand on songe qu’il a fallu 1000 rayés commandés par 10 blancs pour les disperser et que peu s’en fallait qu’ils ne reçoivent une pile. Il y en a qui ont reçu l’ordre de les poursuivre. Michaux* est venu à Kakongo Niembo* (4 jours de là) avec 460 soldats, il a dû en avoir connaissance puisque ces MM me disent qu’ils ont vu de leurs sentinelles. Alors pourquoi pas ? Je t’assure bien que si j’avais avec moi 400 hommes je serais vite chez eux.

Thompson* est passé ici.

Chibombo* a marié une fille de Msiri* et a été placé ici pour rafler les environs. Son père est le frère de Mulonga* chef d’une saline près de Moicha*.

Le soir tous sont venus nous rendre visite : un présent de chèvres, poules, farine, 1 homme et 1 femme. Je lui ai fait un beau cadeau et lui ai dit que dorénavant il remplaçait le blanc ici ; il a pour mission de faire ce qu'il faisait avant et de payer au Lofoi. Je lui ai remis le drapeau. J'ai envoyé 2 hommes prévenir le poste de Simbi* de venir à notre rencontre ; nous les rencontrerons probablement demain.

25. Marche assez longue mais rendue agréable par le passage dans de nombreux villages dont les indigènes peureux et craintifs voulaient voir le blanc mais ne s'avançaient qu'à contrecœur prêts à se sauver au moindre moment. Ça [a] été toute une affaire parce que le chef Kayamba avait osé venir me serrer la main. Chacun courait et se pressait pour venir voir les blancs. Je ne sais pas s'ils faisaient des réflexions à notre désavantage mais dans tous le cas il n'y en avait pas mal qui riaient en me voyant ! Les villages ne présentent généralement qu'une rue sans alignement. Vers le milieu habite le chef au milieu d'une petite place entourée des maisons de ses femmes. Beaucoup de palmiers éléés.

La plaine du Lualaba s'est considérablement élargie, mais comme avant elle est toujours limitée par de petites collines. Nous longeons constamment celles de droite. A la fin de l'étape nous voyons le lac Katobwé. C'est bien un lac, mais il y [a] des petits îlots un peu de tous côtés, il peut avoir une ½ h° de large et est une expansion du Lualaba.

26. Comme les jours précédents nous avons dû passer une succession de petits villages qui rendent le voyage particulièrement intéressant. Les gens ne se sauvent plus. Il va sans dire que la caravane comme tout le long de la route, ils achètent : chèvres, poules, lances, arcs, objets divers et à l'étape viennent les revendre aux blancs. Il va sans dire que ce n'est pas sans un large bénéfice.

A 8 h nous étions à la Kété où en même temps nous touchions au Lualaba. La rivière était profonde et marécageuse. J'ai dû faire couper des fagots et les jeter dans le fond afin de rendre le passage guéable. Les gens sont venus avec des canots. Le Lualaba a bien 200 mètres de large avec un courant assez rapide, il faut croire qu'il se répand partout dans la plaine aux eaux hautes car les berges sont peu élevées.

Demain nous serons au confluent.

27. Pendant des heures nous longeons le Lualaba qui a un air très bête en coulant dans cette petite plaine. A gauche il y a par moment de grands massifs qui se fondent soudain en de petites collines prêtes à disparaître complètement. La rive droite au contraire présente toujours la même petite colline sur le sommet de laquelle nous marchons presque constamment.

A 11 ½ h nous arrivons à un ancien village. C'est ici que passera de Besche*. Plus bas le fleuve est trop large. Les barquettes nous seront amenées par les auxiliaires du village de Kikola qui occupent la rive droite du Luapula. Après-demain alors j'irai loger en face de ce village puis, bien content, je m'acheminerais vers MPweto*. Il paraît que dans 2 jours nous devons avoir la guerre. Une certaine tribu ne prétend pas que l'on passe sur ses terres. Tant mieux !

Les auxiliaires dont je te parle plus haut ont été placés ici par M^r le baron Dhanis* pour surveiller les environs ; plusieurs sont venus hier jusqu'au village où je campais. C'est d'un grand avantage pour les guides le passage les renseignements etc.

Le fleuve porte dans cette région le nom de Kamalunda parce qu'il est peu large. Plus bas au confluent les 2 fleuves réunis reprennent le nom de Lualaba.

La dénomination de Lualaba veut donc dire [«] grande eau [»].

Des envoyés de Kikola viennent d'arriver pour dire que les canots partiront cette nuit. Si je puis suivre la rive jusqu'au confluent je ferai tout mon possible pour arriver jusqu'au but.

Je t'ai déjà dit je crois que les palmiers ne croissent plus le long du Lualaba depuis en amont de Mulonga*. Ça n'empêche pas que j'en ai rencontré assez bien le long de ma route. Ici pas un.

28. Les chefs Kifoï* et Kikola sont arrivés ce matin ; l'un et l'autre sont établis au Luapula. A 8 ½ h les canots arrivent et aussitôt nous commençons le passage, il sera fini pour 12 h probablement car il n'y a pas moins de 12 canots. En prévision de ce qui pouvait arriver j'avais déjà fait chercher des « embatches » [sic] pour faire des radeaux ; ils deviennent donc inutiles. Ankoro* se refuse paraît-il à se soumettre aux auxiliaires de Dhanis*. De Besche* fera la palabre et lui flanquera une tripotée si besoin est. Je lui ai remis une lettre l'autorisant à suivre la route qu'il jugerait convenable, à cause de la présence des révoltés dans la contrée.

A propos de révoltés ; le matin un porteur laissé en arrière venait nous raconter qu'il a vu beaucoup de barquettes passer le fleuve et l'une d'elle avait le drapeau de l'Etat. Tu comprends que de suite nous nous sommes dit : [«] Ça y est ! [»] Mais après interrogations nous avons reconnu que ce ne pouvait être que les gens d'un village par où nous étions passés et à qui j'avais remis le drapeau. Il n'y avait d'ailleurs qu'un ou 2 hommes dans les pirogues et celles-ci descendaient le fleuve au lieu de traverser. Je pense d'ailleurs que nous serions prévenus. [...].

29. Nous voilà au Luapula! La 2^e partie de mon voyage est donc terminée et dans les meilleures conditions. Reste de voir pour la 3^e.

J'ai coupé avec la caravane la mince bande de terre (1 lieue) qui sépare les 2 fleuves et à 6 h 55 j'étais au village de Chikola. Les auxiliaires occupent le village de Kifoï* 1 h plus bas et sur la rive droite. Cerckel* est parti en barquette avec 2 soldats afin de prendre le confluent, il n'est rentré que vers 2 h. Je mets donc les 2 itinéraires ensemble. Le confluent a au moins 2 kilomètres de large ; ici je donne 400 mètres au Luapula.

Hier soir à l'occasion du départ de de Besche* et Ghysen* nous avons fait la fête : Je suis allé dire au revoir à ses soldats et à cette occasion ils ont fait une salve de 60 coups de fusil, j'ai fait un petit speech. Après quoi nous avons repassé le fleuve, mes soldats étant à la rive, à leur tour ils ont répondu à la salve. Le soir nous nous sommes flanqué une culotte et vers 9 h clairon en tête avec tous les soldats armés de torches on a crié et hurlé des moyos† et après une chaleureuse poignée de main nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. 2 braves garçons dont je me souviendrai toujours avec plaisir.

J'ai expédié ma lettre à Nyangwé, elle sera là dans 10 jours, me dit le nyampara‡.

Dans mon rapport, je demande que l'on place un poste avec blanc au confluent. Le pays n'est pas connu, les gens sont commerçants et puis le Lofoi pourra facilement être ravitaillée et se trouvera en relations constantes avec la zone arabe à laquelle j'appartiens probablement en ce moment-ci. Il en était déjà question l'an dernier et ces Messieurs me disaient encore hier que ça devait être chose arrangée. MPweto* n'étant pas très loin du confluent – 20 jours sans doute – le Katanga ne serait donc plus exilé. Dans tous les cas si je deviens chef de la zone du Katanga avec sous mes ordres MPweto* et Moliro, je m'arrangerai de façon à mettre des postes le long du fleuve.

30. Jeudi. Si je faisais 15 marches comme celle-là, je crois que je serais à MPweto* ! Quelle route magnifique, au milieu de palmiers longeant le Luapula sur un sol légèrement

sablonneux où il n'y avait qu'à lever le pied. Personne ne croirait jamais que le Luapula coule dans cette plaine ; à part une très légère colline sur la rive droite tout paraît uniformément uni.

Arrivé dans un des villages de Goïe Yanga à 11 h 10. C'est le chef dont je te parlais l'autre jour et qui au dire des indigènes nous aurait donné du fil à retordre.

D'une palabre je me fiche comme d'une guigne, mais j'ai peur de me trouver sans guide. Aussi tu ne doutes pas de ma joie quand une heure après mon arrivée à l'étape, un envoyé de Goïe Yanga est venu me trouver de la part de son chef pour me raconter que les auxiliaires lui avaient brûlé une dizaine de villages [...] et il me demandait que je le laisse en paix. De suite je lui ai expédié mon interprète. J'espère que le tout ira pour le mieux.

Je crois que je vais te réunir une collection de fétiches sculptés dont tu seras fier. J'ai déjà une dizaine de pièces qui sont une rareté du genre. J'en aurai d'autres mais je te les rapporterai moi-même, j'ai trop peur que ça n'arrive pas.

31. Mon interprète rentré hier soir me rapporte que les indigènes tout en l'écoutant parler se rapprochaient de lui et jetaient des regards de convoitise sur son fusil et ses étoffes. Lui se retournant brusquement leur a demandé s'ils voulaient lui voler son arme ? [«] Non ! Non ! [»] Il les entendait également qu'ils disaient entre eux, qu'ils essaieraient de voler les étoffes des blancs. Il a fait semblant de rien, mais il est venu me raconter le tout.

Je m'attendais donc à la guerre pour ce matin et le premier village ne me paraissait pas en bonne voie quand tout à coup un grand diable prend 3 de ses types et leur dit « Allez en tête pour montrer le chemin ». 5 minutes après il y en avait 20. Alors nous avons commencé à traverser une série de villages où à chaque pas nous recrutons de nouveaux guides, et ainsi de suite jusqu'au campement. Je m'arrête ici les guides me disant que je n'arriverais pas avant 2 h de l'après-midi. Ils mentent il n'y a pas de doute, mais je suis assez content de rester ici afin de leur pouvoir parler. Ça m'amènera peut-être la guerre tantôt ou ce soir, mais à cela près. J'ai compté 26 villages dont j'évalue la population à au moins 15000 habitants. La plus grande partie des villages sont campés sur la colline et ont plus de 10' pour aller à l'eau. Toutes les femmes ont passé le fleuve. Les plantations sont au loin dans les bois pour qu'en cas de guerre ils puissent avoir à manger. Inutile de te dire que nous sommes un objet de curiosité et que si la crainte ne les retenait pas, ils nous auraient vite déshabillés pour voir comment nous sommes faits. Vu quelques monstres en terre très bien faits. Les chimbuks† sont petits, laids et sont couverts de paille jusqu'en bas. Comme partout les coiffures présentent toutes les formes et les aspects les plus fantaisistes. Je n'ai pas vu un seul fusil !

1^{er} août Samedi. Nous traversons de nouveau une population presque aussi dense que celle d'hier, les Benas Luba chef Kafula, et nous venons camper à $\frac{3}{4}$ d'heure du Luapula (chef Kimba).

Je craignais l'autre jour ne pouvoir trouver des guides ; aujourd'hui j'en ai trop ! Chaque village augmente le nombre d'une demi-douzaine. Si bien que ce matin j'en avais une centaine en avant, d'autres dans la colonne et toute une bande à la queue. Ces gens sont bons et ne demandent qu'à pouvoir regarder le blanc à leur aise.

Toujours des légères collines qui bordent le Luapula et bien souvent même elles disparaissent presque complètement pour remonter légèrement et donner naissance tout à coup à un énorme pic, mont, ou mamelon. Ici comme ailleurs, les plantations sont dans les bois et il fait très difficile de se procurer de la farine.

Mon interprète zwanzeur ! Ce matin il était occupé à raconter à un indigène que mon chien jetait avec facilité un bœuf, une antilope ou un léopard bas sans se gêner. Il est bien entendu qu'auparavant je lui fais boire une médecine. [«] Ainsi dit-il vous pouvez lui jeter votre

lance à travers le corps, il ne se retournera même pas ! [»] Tu aurais dû voir de quel œil le type regardait mon « braque ».

Je commence à rencontrer quelques femmes dans les villages et j'espère que dans 3 ou 4 jours plus personne ne se sauvera.

2. J'ai dû aller à pieds tout le temps – 2 soldats trop malades pour marcher – mais la route était tellement belle que je ne l'ai pas regretté. J'occupe un beau village bien campé sur la colline au milieu de palmiers éléis ; dans le fond coule le Luapula et d'ici je le vois bien loin là-bas qui fait des circuits. Tu remarques que presque tous les villages sont installés là où il y a des éléis. Malgré cela ils sont tellement bêtes que beaucoup d'entre eux en mettant le feu aux herbes, laissent brûler les feuilles des palmiers, d'où naturellement arrêt de pousse et de production. J'ai réussi à acheter 2 beaux objets sculptés ! Ces Baloubas* sont sauvages, paresseux, un peu idiots je pense mais pour ce qui regarde la sculpture ils dépassent de beaucoup tout ce que j'ai rencontré jusque maintenant. Tu verras. Il y a quelques jours, une des prisonnières mit au monde un sale petit mioche – que les spartiates auraient aussitôt fait jeter dans le fleuve – que du matin au soir nous régalaient de son chant, elle en avait un autre à la mamelle, hier elle me fait demander si elle peut le jeter dans les herbes qu'il ne lui est plus possible de marcher avec 2 moutards sur le dos ! ...

3. Comme hier j'ai fait toute la route à pied et je ne l'ai pas regretté. Après avoir traversé quelques petits villages, nous sommes arrivés chez les Benas Kitonto* où j'ai rencontré une population extraordinaire. Tout le monde se tient au loin dans les plantations et les palmiers, mais voyant que je ne fais que passer, ils s'approchent peu à peu et bientôt il y en a des centaines. Thompson* est passé par ici et aujourd'hui encore il avait envoyé de ses gens porter un cadeau à Kitonto*. Partout ils fourrent leur nez ... A Kitonto* les rives du Luapula s'élèvent brusquement et bientôt sans nous en apercevoir nous sommes sur des roches qui n'ont pas moins de 40 à 50 mètres de haut coupées à pic et que nous longeons pendant une vingtaine de minutes. Puis sans nous en apercevoir nous sommes de nouveau dans la plaine et nous continuons de la sorte jusqu'au campement. Quand je dis [«] plaine [»], c'est pas exact, je devrais dire [«] plateau [»]. Le Luapula forme une boucle assez accentuée. Partout des éléis en très grande quantité.

Il paraît que demain nous verrons des rapides, les premières depuis que j'ai touché au Lualaba. Ce matin les Haoussas* ont laissé filé [sic] 2 prisonniers ; quelques minutes après ils sont partis à la recherche et je les attends toujours. Pourvu qu'on ne leur ait pas fait un mauvais parti quoiqu'ils soient de taille à se défendre. Si à 3 h ils ne sont pas arrivés, j'enverrai les soldats à leur recherche.

Les soldats partis sont rentrés le soir vers 8 h ramenant les camarades qui, craignant une pile s'étaient éreintés à la recherche des fugitifs.

4. Ce matin je m'étais lancé sur le sentier avec l'espoir de faire une bonne marche et tout marchait à souhait ; nous avons été reçus de la façon la plus cordiale par une ½ douzaine de villages, quand tout à coup en arrivant à Katolo j'entends des cris et je vois une grande bande d'indigènes qui gesticulent, et l'on me crie qu'ils nous défendent le passage ! Je parlemente un peu mais voyant que les arcs commencent à s'agiter et qu'une 1^{ère} flèche est lancée je fais sonner la charge ... Inutile de te dire que la vitesse des agresseurs dépassait de beaucoup leur morgue de la minute d'auparavant. Il est 9 ½ h. J'ai 2 prisonniers 6 femmes et 6 mains et les soldats ne sont pas encore rentrés.

Au moment où j'achève la palabre on ramène encore une femme.

Il y avait une grande bande d'indigènes installés de l'autre côté du Luapula et qui nous narguaient. Cerckel* et moi nous sommes allés au bord tirer quelques coups de fusil. Cerckel* en a descendu 2. Les autres se sont sauvés en disant : [«] nous allons chercher nos amis et nous viendrons [»] Retraite honorable bien entendu. Les autres du village s'écriaient en se sauvant : [«] Nous avons fait des dioyo pour rire. » Il est bien entendu que les hommes ne se sont pas arrêtés à cela. Encore 2 prisonniers : 1 homme et une femme et 1 main. Total de la journée : 14 femmes, 2 hommes, 4 boys, 15 mains ! Il doit y avoir une affaire de 25 hommes tués dont plusieurs sur le fleuve lorsqu'ils traversaient en barquette. Combien de blessés ? La punition est dure aussi j'espère que les autres ne suivront pas le même exemple.

J'attends la nuit.

5. Tranquille jusque 2 ½ h du matin. Tout à coup le feu éclate dans un coin du village, je me lève et pour empêcher [que] l'incendie regagne mon côté je fais jeter quelques maisons bas. Tout à coup une volée de flèches part je ne sais d'où et me blesse 2 porteurs 1 au bras, l'autre à la poitrine tous deux légèrement. 2 sections en patrouille ne trouvent rien. On se recouche mais sans fermer l'œil car on s'attend de nouveau à quelque chose : ¾ d'h^e après, nouvel incendie ; mais au lieu de faire courir les hommes droit de ce côté, je leur fais faire un détour : bientôt j'entends une fuite précipitée et quelques coups de feu, puis plus rien.

Les camarades se sauvaient au plus vite. Le village était trop grand pour placer des sentinelles un peu de tous côtés, mais aujourd'hui s'ils se représentent, je leur ménage une belle surprise.

Campé de nouveau chez un Katolo; celui-ci occupe juste la rive à hauteur des premiers rapides rencontrés depuis mon départ de Chimaloa*. Comme je les vois de loin ça ne me paraît pas fort extraordinaire et je pense que près de la rive droite il y a un canal facilement franchissable. Dans tous les cas un steamer passerait aux eaux hautes. Il va sans dire que les gens sont filés après l'affaire d'hier ; j'en vois plusieurs installés dans une île en face et qui n'ont pas l'air de se douter qu'on pourrait les descendre comme des antilopes.

Assez hier ; soyons Clément aujourd'hui. Eclairs et coups de tonnerre.

6. Depuis 3 jours nous montions insensiblement, mais aujourd'hui nous nous en sommes aperçus [*sic*]. Les collines augmentent et le fleuve prend un courant rapide ; j'ai d'ailleurs remarqué plusieurs rapides. Pendant plusieurs heures nous avons suivi un bras du Luapula ; celui-ci un peu au-dessous de notre campement se partage en de nombreuses branches qui forment autant d'îles habitées parsemées de forêts de palmiers. Sur les collines boisées c'est une sécheresse complète, tandis que dans la vallée le fleuve semble couler au milieu des jardins bien plantés et productifs. Je n'ai pu à cause de l'épaisseur compter le nombre d'îles ni de villages, mais le guide me dit qu'elles sont toutes habitées. Les villages vendant de l'huile de palme à foison sont riches en tout. Je campe sur un beau plateau de 50 mètres au-dessus du fleuve qui coule au pied et se déroule au milieu des îles que j'aperçois [*sic*] jusque bien loin là-bas dans le fond un peu en amont. Le Luapula s'engage entre 2 hauts mamelons qui doivent le resserrer rudement car d'ici ils paraissent se toucher. Je ne pense pas qu'il soit possible à un steamer de venir jusqu'ici et c'est dommage.

Comme partout par où j'ai passé les arbres sont rabougris et on note plus souvent des arbustes qu'autre chose ; cela provient de l'incendie annuel des herbes qui brûle tout et arrête la croissance des arbres.

Les gens de Mwéka*, le chef de tous les villages qui occupent les îles, sont venus me voir ; j'ai envoyé mon interprète aux eaux pour acheter de l'huile et quelques pièces de collection si possible. Pour le moment j'ai 3 sceptres sculptés, 1 lance, 1 porte fusil superbe, 4

bêches à manche sculptées, ½ douzaine de fétiches en bois et autant en ivoire. De quoi enrichir ta collection tu vois.

J'ai pour la première fois depuis que je suis dans le Luba entendu prononcer le nom de [«] maman [»] autrement que partout ailleurs dans l'Afrique. De tous côtés c'est « mamié, mama ou maama [»] ici c'est « lolo ». De même pour le mot [«] ami [»] (mulounda), qui se dit [«] chankari [»].

Coups de tonnerre ; pluie. Les indigènes venus en grand nombre faire le commerce disent que la pluie est arrivée en même temps que nous, que c'est une bonne chose et qu'ils sont heureux de notre passage. Les femmes sont venues vendre.

7. J'avais cru que les steamers malgré les quelques rapides rencontrés plus bas auraient pu remonter le fleuve jusque Niemba Kunda*. Aujourd'hui je crois que je puis dire que même aux inondations ils ne passeront jamais où je campe. Le fleuve est resserré entre 2 collines qui l'étranglent et ne lui laissent qu'un espace de 15 mètres pour écouler ses masses d'eau. Il y a cependant encore un petit chenal vers la rive gauche par où je pense, si les eaux étaient hautes, on pourrait passer. D'ailleurs ce sera à essayer plus tard car l'avantage serait géant si l'on pourrait ravitailler le poste par MPweto*.

Passé la Mutoïe, petite rivière de 2 ou 3 mètres sur 0'50 de profondeur. Juste au point où elle se jette le fleuve fait un brusque coude et coule vers 90°. Dans le lointain (2 ou 3 h^{es}) on aperçoit [sic] de hautes montagnes près desquelles nous devons passer demain. Depuis 3 jours les rives du Luapula sont très boisées et renferment de nombreuses lianes à caoutchouc. Encore aujourd'hui plusieurs îles habitées mais moins belles que plus bas et sans palmiers.

Demain nous serons à Niemba Kounda*.

8. 3.25 h^{es} de marche nous amènent en face du village de Niembwa-Kounda* chef de cette partie. Je croyais le trouver sur la rive, mais à la suite de la guerre que lui a fait Muruturut* (arabe) il est allé s'installer dans les îles. Presque toutes sont habitées et il n'y en a pas mal. Ici il n'y a que quelques rares palmiers et il est fort probable que ce sont les derniers. [...].

Niembwa-Kounda* possède des salines où se ravitaillent – en payant – les gens du Luapula. C'est tout simplement une source d'eau salée. Les indigènes font évaporer et recueillent par petite quantité le sel déposé dans le fond des pots. Ça demande un rude travail.

Muruturut* qui occupait jadis le pied de la montagne de l'autre côté du fleuve était allé s'établir à un endroit désigné par Deschamps* ; mais je ne sais à la suite de quelles circonstances le type a décampé avec son peuple et est allé occuper le territoire anglais naturellement. Kafindo* idem. Je pense que je ne verrai plus guère de villages d'ici à MPweto*. Aussi je crois que jusqu'à la date d'aujourd'hui je puis évaluer la population que j'ai rencontrée le long des fleuves à au moins 100000 habitants et je suis loin d'exagérer.

En relisant un mouvement géographique, je vois que le point Ankoro* au confluent n'a pas été levé comme je le croyais d'abord. [...].

9. Fichus c... de nègres, il n'y a foutre pas de moyen de savoir jamais la vérité avec eux : Hier je fais interroger plus de 10 types à part ; je demande moi-même la distance jusque MPweto* et chacun de répondre « Vous y serez dans 4 jours ». Aujourd'hui on me dit 7 ! A qui te fier ? [...]. On me disait aussi hier qu'il y avait 2 blancs à Kafindo* ce qui m'étonnait au superlatif, Kafindo* n'étant qu'à 1 jour de MPweto*. Aujourd'hui on me dit qu'il y a eu 2 blancs il y a longtemps pour faire la guerre à Kafindo* après que M^r Demol* y avait été tué. Ceci est la vraie version. Chialamata* le chef de la tribu est fichu dans un énorme entonnoir où le Luapula comme les jours précédents forme des îles. D'ici il n'y a pas moyen de dire quelle

direction prend le fleuve. On voit un grand trou vers le sud et ... ce n'est pas par là qu'il file. Il s'est creusé un chemin dans les grandes montagnes et pique presque droit à l'est. Là, paraît-il, il est très profond et coule entre 2 hautes montagnes. Comme je le marque sur l'itinéraire il n'y a pas moyen d'avoir le nom d'une montagne. Chaque mont a un nom particulier et chaque village a les siens. J'ai trouvé ici le drapeau de l'Etat. Le chef est allé à MPweto* chercher des soldats ; tous ces gens courent autour de nous avec une joie réelle. Cependant ils avaient à proximité l'arabe Muruturut* qui leur fournissait pas mal d'étoffes, mais comme je te l'ai dit, le nègre se rallie toujours à la raison du plus fort.

Hier j'ai tiré un hippo qui est allé à fond du coup, malheureusement il a été entraîné pendant la nuit et les nègres plus bas en profiteront.

J'ai vu une drôle de blague hier soir : Je tombe au milieu d'un groupe de porteurs qui gesticulaient et criaient à qui mieux mieux ; je m'approche et je vois une femme en train d'accoucher et qu'un homme tenait, la tête renversée sur ses genoux et lui fermant les yeux de toutes ses forces avec la main. Pourquoi ? [«] Parce-que si elle voit de son sang elle doit mourir tout de suite. [»] Inutile de te dire que j'ai fait lâcher la pauvre et fichu un coup de pied au type. La veille elle avait fait 4 lieues et ce matin elle en a fait autant comme si de rien n'était.

J'en ai donc encore pour 8 jours avant d'être installé à MPweto*.

10. A 7 h 20' nous entrons dans la gorge d'où sort le Luapula. En entrant on se demande combien ce petit fleuve a dû mettre de temps pour se creuser un aussi beau chemin dans ces énormes massifs. Je dis « énormes » car en entrant ceux de droite et de gauche ne doivent guère mesurer moins de 400 mètres et ça continue ainsi pendant des heures.

Par moment on se voit partout entouré de montagnes et je t'assure qu'il ne fait pas facile de dire d'où sort le fleuve avec les brusques coudes qu'il fait par moment. C'est ainsi que vers 8 h je marchais 150 et je me disais en voyant le fleuve couler dans cette direction, [«] nous marchons vers MPweto* [»]. Tout d'un coup à un tournant je l'aperçois qui débande à ma gauche et qui prend la direction 50. Pour le coup nous l'avons lâché, grim pant à travers la montagne nous sommes venus le rejoindre au milieu d'un chaudron où il s'éperd de nouveau en plusieurs branches. C'est à se demander si les gens ne sont pas plu que fous de venir ici installer un village. A part une légère bordure à la rive, tout est pierreux jusqu'à l'endroit où le village est bâti. Il est vrai qu'il y a des salines et que c'est là la grande raison pour laquelle ils restent.

J'ai trouvé des charbons de forge, ce qui me ferait croire qu'ils ont et travaillent le fer, cependant ils m'ont bien dit de tout côté qu'on ne l'extrait que derrière Kiombo*, rive droite du Luapula, 8 jours d'ici, et à l'ouest d'Ankoro*. Si j'étais là, peut-être me dirait-on qu'il vient d'ici. Il y a beaucoup d'objets en fer. Je campe chez un petit chef de Chialamata*, Kiloigné : Tous sont de l'autre côté du fleuve cependant. J'ai rarement été reçu comme par les gens de Chialamata* qui ont causé, ri et dansé toute la journée avec les nôtres. Ce chef possède d'ailleurs le drapeau et ce n'est pas sans un sentiment de plaisir que je l'ai vu flotter pour la 1^{ère} fois depuis longtemps sur un chimbuk†.

J'ai encore acheté 2 beaux objets hier.

Léon* a eu 2 ans ce matin ; je serai curieux de le revoir car je le retrouverai probablement parlant comme un petit bonhomme. Je ne t'en parle pas souvent, ça n'empêche que j'y pense et que je me réjouis de le revoir.

11. Quitté ce matin de bonne heure le village qui nous a offert l'hospitalité. Je dis [«] le village [»] et pas [«] les gens [»], car il n'y a pas eu moyen de les faire venir nous voir. Comme récompense le feu a pris ce matin peut-être 10' après notre départ ; un tison jeté maladroitement

par un porteur ou intention malveillante de l'un d'eux, je n'ai pu le savoir. Je n'en ai d'ailleurs aucun regret. 20' après le départ nous arrivons à la première chute que j'aie rencontré depuis mon départ ; elle mesure environ 1,50 [m] et n'a rien d'extraordinaire, sinon que les rapides et la chute font un bruit assourdissant, en cet endroit le fleuve ne mesure guère que 70 à 80 mètres ; un peu plus bas il se rétrécit encore pour passer entre 2 rochers avec une vitesse extraordinaire, là il ne dépasse pas 30 à 40 mètres. Plus haut il forme un grand étang où l'eau coule aussi tranquillement que chez elle.

Nous marchons au pied de la montagne et au bord du Luapula ; or, celui-ci est boisé d'un fouillis inextricable où il n'y a pas à rancir. Ces fichus noirs aiment autant ramper que marcher droit et la route reste telle. Il m'a fallu ½ h^e pour le traverser ; il ne devait pas y en avoir pour 10 minutes. A la sortie j'ai dû attendre 1 h^e pour l'arrivée de l'arrière-garde. Mais après cela quel spectacle ! Des montagnes de 400 mètres surplombent le fleuve et lui barrent la route dans toutes les directions ce qui le force à courir d'un coin à l'autre pour se frayer un chemin dans la roche vive. Des fois il n'y a pas plus de 300 mètres d'une montagne à l'autre. Par moment nous grimpons sur les montagnes qui tout d'un coup se dressent à pic et nous longeons ainsi le Luapula l'ayant à 100 ou 150 mètres plus bas. Puis sans raison apparente les montagnes forment une crique et nous traversons alors une plaine de quelques centaines de mètres, aussi unie qu'une table. Pendant des heures et des heures nous pataugeons de la sorte pour venir loger à 11 h 25' à un endroit où la rive nous offre une bande plate d'environ 50 mètres. De tous côtés nous sommes entourés de hautes montagnes coupées à pic ; il est 2 ½ h et déjà le soleil a disparu derrière la crête. Rappelle-toi la vallée de Vresse en venant de Petit Fays, mais une vallée moins large avec des montagnes quadruples et d'un aspect extraordinairement sauvage, car tout ayant été brûlé il n'y a plus de verdure qu'au bord du fleuve ; tu auras à peu près une idée de ce que cela peut être. Mais à côté de cela, quel éreintement pour les porteurs !

12. De nouveau nous sommes enterrés dans les montagnes ; comme hier elles sont énormes et le fleuve tourne et retourne dans tous les coins.

A 6 h 45' nous arrivons au sommet d'une petite colline d'où nous jouissons du plus magnifique panorama qu'il soit possible de rêver : Le Luapula fait un brusque coude et s'épand en une belle nappe d'eau, coupée d'îles d'un vert sombre qui tranche admirablement sur la blancheur de l'eau qui descend en rapides. A gauche, les montagnes surplombent le fleuve et se terminent en une légère colline qui va rejoindre le massif Kibelé qui s'élançait énorme au milieu de ses compagnons. A droite une plaine arrêtée par de petites collines avec au milieu un beau pic bien rond, le Kidembulu. De nouveau le fleuve décrit un coude et le voilà maintenant qui file là-bas vers des montagnes qui vont lui barrer à nouveau le chemin et le forcer à reprendre une nouvelle direction.

Les soldats du poste de Kafindu* nous attendaient ce matin le long de la route : j'apprends qu'il y a maintenant 2 blancs à M'Pweto*. Lassé d'attendre ou résultat de la lettre adressée à Deschamps*, celui-ci se sera dit qu'il valait mieux finir par où il aurait dû commencer.

J'en ai encore paraît-il pour 4 jours avant d'arriver à MPweto*.

J'irai passer le fleuve à Kalembwé, car les marais du Luboulé empêchent de continuer sur la rive gauche.

Les montagnes sont diminuées de ½ et je crois que nous allons avoir maintenant à traverser plusieurs plaines.

Maréchal* avait prévenu ses soldats – il y a longtemps – que nous devions arriver un de ces jours par la route que nous suivons ; mais il y a tellement longtemps qu'on ne croyait pas que nous serions passés encore. Je suis certain qu'au Lofoi tout le monde nous croit escoffiés !

Le reste de la route m'intéresse rudement car nous devons monter et monter encore vers le sud pour arriver à MPweto* et ça n'a guère l'air de prendre cette direction.

13. Hésité ce matin pour savoir si je suivrais le Luapula ou si je couperais à travers bois, car on me disait que l'étape était [«] longue longue [»], et je craignais pour mes porteurs. Mais en songeant que Deschamps* était passé par ici et d'autres encore je me suis dit que le fleuve avait été levé assez de fois et je me suis engagé dans les bois. Bien m'en a pris car je ne suis déjà arrivé à l'étape qu'à 11 h. Cependant la route était superbe et à part quelques petites collines le terrain est à ravir. Ça fait du bien après les quelques jours que nous venons de passer dans les montagnes.

D'ailleurs j'ai hâte d'arriver à MPweto* ne fut-ce que pour ravitailler la caravane car tous les alentours ont été dévastés par les Arabes et il fait famine dans les environs.

Hier je suis parti à la chasse dans l'espoir de tuer une grande antilope mais je suis rentré bredouille. Demain je vais encore camper dans le bois mais il y a paraît-il un village un peu dans l'intérieur ; je laisserai partir mes gens dans cette direction.

Après-demain, j'arrive à Kalembwé, je passe le fleuve le jour même et le lendemain je serais [sic] à MPweto*.

J'ai 2 soldats de Kafindo* (du poste bien entendu) pour guides.

Curieux ; sur la rive gauche ce ne sont que de petites collines tandis que la rive droite est bordée de hautes montagnes. Les îles qui sont nombreuses sont habitées en partie, mais je ne sais de quoi vivent ces gens. On ne voit de plantations nulle part. Il y a encore pas mal de palmiers éléés.

14. Route passablement difficile à cause des nombreux acacias épineux et des ramures que l'on rencontre à chaque pas. Mon hamac et mon traversin sont dans un bel état ! Vers 10 20' après avoir grimpé une forte colline, afin d'éviter le tour que fait le fleuve, nous apercevons du sommet le Luapula qui dégringole de cette même colline avec une rapidité vertigineuse pour venir se briser en écumant à 20 mètres plus bas. Ce qui rend surtout le spectacle grandiose et sauvage c'est que l'on voit le fleuve partagé en plusieurs branches descendant toutes en rapides pour ne former bientôt que 2 branches qui forment les chutes. Du point où elles tombent jusque bien loin en aval ce ne sont que rapides. Plus loin avant de redescendre dans la vallée nous le voyons couler lentement dans la plaine. Comme hier il est bordé par de petites collines et bien souvent il traverse des petites plaines ; les grandes montagnes sont au loin.

Traversé 4 petits villages ; il était temps car mes gens se sont jetés sur les plantations de façon à me faire croire qu'ils avaient faim. Ils me disaient cependant encore hier qu'ils avaient à manger encore pour 2 jours ; il est vrai que le nègre aime à mentir et surtout à voler.

Comme le long du Lualaba, aussitôt que nous sommes en vue, un feu s'allume à un endroit bien visible sur la montagne et chaque matin nous voyons 3 ou 4 de ces feux qui signalent notre approche.

Je ne serais pas étonné du tout que Cerckel* ait écrit à son père ou à son frère, qui est officier, de communiquer de suite à de Wauters* l'itinéraire qu'il a pris en même temps que moi. C'est à toi à prendre les précautions de façon à arriver bon premier car je ne sais pas s'il est obligatoire que les choses passent par l'Etat d'abord. Tu ferais donc bien au reçu de la présente de partir de suite pour Bruxelles et d'aller t'entendre avec M^r de Wauters* en lui disant que tu lui remettras la carte dans 2 ou 3 jours. Tu peux toujours lui montrer celle que je t'envoie. Le garçon travaille bien et je ne lui donnerais pas tort de chercher à se montrer. Mais comme c'est moi qui ai accouché du voyage et qui l'ai conduit, je tiens – tu tiens autant que

moi – que j’en retire quelques bénéfiques. Je t’envoie en même temps que la carte générale l’itinéraire depuis le confluent jusque MPweto* [...].

15. Comme l’autre jour pour ne pas avoir à suivre toutes les boucles du Luapula, nous coupons à travers bois et nous arrivons à l’étape à 9 h 50’. Je tenais d’autant plus à arriver de bonne heure qu’il me faut traverser le Luapula, les marais du Luboulé empêchant de continuer sur la rive gauche, à moins que d’aller traverser vers Chona*. J’avais envoyé ce matin l’interprète en avant pour faire préparer les canots ; à mon arrivée j’en ai trouvés 5 et j’ai aussitôt commencé l’opération ; elle sera longue.

Les gens d’ici sont au moins civilisés et je t’assure que je ne suis pas fâché de m’entendre dire [«] bonjour [»] par les indigènes hommes et femmes qui saluent militairement à qui mieux mieux. Hier les villages étaient en fuite, suite d’une pile que leur a fichue Deschamps*. Néanmoins j’ai reçu la visite de 2 petits chefs Wa-Céra* qui dépendent des chefs Kassoma et Katoumba; tous deux habitent la rive droite.

Ici ce sont des Wa-Wemba* dont le chef principal des environs est MPweto*, il doit y en avoir un autre car il paraît que la tribu est assez grande. Or, MPweto* est moins qu’ordinaire.

Beaucoup de montagnes encore aujourd’hui. Pendant 2 h^{es} nous avons longé un massif qui nous séparait du Luapula que nous n’avons retrouvé qu’en arrivant à l’étape. Je vais donc camper de l’autre côté du fleuve, ce qui me fait gagner un jour. Demain à 10 ½ h je serai à MPweto*.

Le passage du fleuve a été fini à 6 h du soir. J’ai écrit quelques mots à Alfred pour lui dire que je manque de temps pour lui causer longuement mais que tu penseras à la chose et qu’à la première occasion tu lui montreras la carte et que tu lui raconteras en détail les choses particulières de mes voyages. Arrange-toi donc pour qu’un jour tu puisses le voir et le laisser de la belle façon. Conte-lui des bourdes, c’est ton affaire mais épate-le !

16. Mis en route à 5 h 10’, il faisait encore noir ; j’avais été prévenu la veille qu’il fallait escalader les montagnes et qu’elles ne sont pas peu petites ; j’ai voulu prévenir le soleil et j’y ai réussi. Je croyais continuer vers le sud, mais nous avons fait un grand crochet pour passer par MPweto* et je ne suis arrivé au poste qu’à 12 ½ h. J’y ai trouvé Messieurs Maréchal* et Monorval* travaillant d’arrache-pied à la construction du poste et rivalisant d’ardeur pour faire une belle station. Ça fait toujours plaisir quand on voit du dévouement. J’ai trouvé une correspondance du Lofoi de Deschamps* de Palmer* Crawford* et des journaux de ces messieurs. Tout cela est bien mais ce qui ne l’est plus ce sont les nouvelles de Moliro dont les soldats viennent de désertre avec armes et bagages et de passer sur le territoire allemand. Une trentaine paraît-il ont tenté d’attaquer Joubert* qui leur a fichu des coups de fusil et en a descendu quelques-uns. Avant cela une grande barquette contenant des déserteurs a fait naufrage et une dizaine dorment au fond du Tanganika.

Maréchal* a déjà eu 2 ou 3 petites affaires qui ne me font pas bien augurer de l’avenir : Un jour il a été menacé d’une lance par un soldat et un autre jour d’un coup de couteau ; il s’est contenté de leur flanquer une décoction de chicotte ; ça a suffi pour le moment puisque tout est rentré dans l’ordre, mais moi j’aurais été plus serré.

Comme il n’y avait plus personne à Moliro que le ... blanc avec ses boys, Maréchal* lui a envoyé une trentaine de soldats ; maintenant ceux-ci disent qu’ils sont bien là et qu’ils ne veulent plus revenir à MPweto*. Je suppose que la question sera vite tranchée le chef de MTowa ayant été mis au courant. Motif : le peu de choses à donner à nos gens et le voisinage des Anglais ravitaillés en tout et qui jettent par brasses les étoffes à la tête de leurs gens. Chez moi il n’arrivera rien tant que j’aurai mes Haoussas* qui me sont dévoués comme des chiens et

ils resteront probablement tant que je resterai ou j'en aurai d'autres ; mais ça ne m'empêche pas qu'à la suite de ces affaires j'écris au Gouverneur Général une lettre qui ne l'amusera pas fort mais qui lui fera voir que les postes des frontières ont aussi, si pas plus, besoin que d'autres d'être ravitaillés d'une façon particulière. En voici la teneur :

M. le G.G.

J'ai l'honneur de vous informer qu'arrivé hier à MPweto* j'y ai appris la mauvaise nouvelle concernant la désertion des soldats de Moliro.

Monsieur Maréchal* qui vient d'être envoyé pour créer le poste, se trouve dans une situation particulièrement difficile et il ne m'étonnerait nullement que sous peu, fait semblable se produise chez lui. Il n'a que des soldats Manyéma, peu d'étoffes et de perles en magasin, et les hommes qui voient journellement comment sont habillés et payés les gens de nos voisins ne sont que trop tentés de passer sur le territoire étranger. Deux ou 3 incidents regrettables se sont déjà produits et [il] n'en a tenu qu'à un fil que ses hommes ne lèvent pied.

Il serait prudent et nécessaire Monsieur le G.G. que les postes placés aux frontières soient ravitaillés d'une façon toute spéciale. Si je me permets de vous parler de la chose c'est que M^r le C^t Deschamps* m'a prié de m'occuper du poste et d'aider M^r Maréchal* jusqu'après l'installation.

Je puis peu faire pour MPweto* car moi-même dernièrement, à l'arrivée de la caravane de ravitaillement, j'ai vu les soldats Waboires* et Baloubas* venir jeter dans la cour les étoffes (savetliste) que je venais de leur donner pour s'habiller.

J'ai coupé le mal dans sa racine et je ne pense pas que la chose se renouvelle jamais mais si je n'avais pas avec moi des Haoussas* dévoués qui prolongent leur terme de service afin de rentrer avec moi il est fort probable que ça aurait pu mal tourner.

Eh bien ! Monsieur le Gouverneur G. ces soldats qui sont avec moi depuis 2 ans ont à peine reçu 2 brasses d'étoffes par trimestre ; jamais une avance et n'ont été habillés qu'une seule fois, le jour de leur passage à Boma. Constamment ils sont en route, je les tiens en haleine, je leur promets et ils marchent ; mais un jour ils peuvent se lasser.

J'ai demandé pour le poste : Des tenues, des femmes – il y en a à Lussambo – j'ai envoyé un état détaillé des choses à envoyer et jamais au District personne ne m'a répondu. Je viens de recevoir des ballots d'étoffes (savetliste rouge et bleu) et des caisses de perles (amandrilles longues), articles dont les indigènes veulent à peine entendre parler. J'avais cependant prévenu.

L'an dernier la station était dans un tel état de dénuement que j'ai dû habiller mes meilleurs soldats avec mes propres effets.

Il est regrettable, Monsieur le Gouv. G., que je me voie forcé de signaler à votre attention des faits aussi mesquins et qui ne devraient pas sortir du District ; mais la situation ne me paraît pas brillante et je crois de mon devoir de porter la chose à votre connaissance.

Et pour terminer M^r le G.G. je vous demanderai s'il n'y aurait pas lieu de ravitailler directement le poste du Katanga.

Le chef de poste du K
CB

Je viens d'écrire à Long* qui commande MTowa, pour lui demander des ânes. C'est pour le coup que je vais m'en payer des tranches dans les plaines de la Lufira.

Je préviens Delvin* de notre rentrée ; dans une de ses lettres il m'informe que mon gamin babille et qu'il l'a habillé d'un petit veston et d'une calotte qui lui donnent l'air d'un clou de girofle sur un jambon !

J'attendais Palmer* qui n'est pas encore arrivé. Espérons pour demain car après je fausse compagnie à tout le monde. A ma rentrée je trouverai une trentaine de mille briques, cuites et prêtes à leur destination. La station est complètement achevée.

Je viens d'achever une grande carte [...].

Je t'envoie le brouillon du rapport que j'expédie à M^r le Gouverneur Général ; j'ai fait quelques changements mais le fond reste le même. Si j'avais le temps je te le recopierais, mais j'ai déjà travaillé hier et avant-hier jusque bien avant dans la nuit et je me sens passablement fatigué.¹⁰ D'ailleurs il est fort probable que l'on t'en parlera à Bruxelles.

J'ai encore un an avant de me décider pour savoir si je resterai encore ou si je rentrerai en 98. Dans tous les cas si je reste, voici mes conditions : l'Ordre [Royal] du Lion, le Katanga avec M^rPweto* et Moliro s'ils le veulent, cela me laisse froid, des appointements proportionnés à mon nombre d'années de service sans oublier que je ne fais ici aucune dépense au détriment de l'Etat pour les serviteurs, le retour, les vivres etc que un normal agent devrait être mis au courant et que pour venir ici il perd 1 an. Quant au titre ça me laisse froid. Voici dans quelles conditions sont engagés ceux qui reviennent pour une seconde fois. Command^t en second avec 8000, 2^e année 9000, 3^e 12000 et de 1^{ère} classe ! En plus chaque année 1000 francs de supplément. Tu voudras donc bien voir si j'ai été taxé de la sorte et si l'on m'a fait tort d'un centime je lâche le Congo pour toujours. Ils trouveront certes des remplaçants mais je doute qu'ils en trouvent un qui soigne mieux les intérêts de l'Etat et qui, quoique éloigné fasse son service avec autant de zèle et de dévouement. J'ose m'exprimer ainsi.

Je pense qu'il est inutile que je te recommande de m'envoyer des caisses métriques de matabiche chaque fois que tu en as l'occasion, car si tu savais quel plaisir m'ont fait l'arrivée des quelques bouteilles de cognac de rhum etc.

Recommence donc et fais ce que tu veux. Ça sera toujours bien.

Je vais donc encore une fois te quitter car je ne t'écrirai plus avant 3 mois d'ici ; tu comprends si j'attendrai avec impatience la réponse à la présente pour savoir ce que tu en diras, les réflexions que tu feras et ce que tu auras fait. J'aurai encore la prochaine fois à t'envoyer un nouvel itinéraire : Celui de MPweto* à Lofoi en suivant le Moëro. Quelques jours après ma rentrée je réglerai ou ferai régler l'affaire Sampwé* dont je t'ai parlé si souvent ; alors l'affaire Kafimbi* qui vient de déchirer le drapeau que j'avais donné à un petit chef, après quoi mes hommes ayant bien mérité un repos, je les laisserai fainéantiser pendant une bonne partie de la saison des pluies. Pendant ce temps tu passeras ton temps à scier tes malheureux élèves et un peu tes officiers probablement.

Ces Messieurs me disent que les lettres non timbrées sont laissées en souffrance à Boma jusqu'au départ de l'agent ! Pour que pareille farce ne m'arrive pas j'écris à M^r le Percepteur des Postes et je lui envoie un bon de 30 fr. pour qu'à l'arrivée mes lettres soient affranchies. J'espère qu'il n'y aura pas de retard et que tu as bien reçu tout ce que je t'ai expédié aussi bien par la voie anglaise que par celle du Congo.

Tu ferais bien à la première occasion de me donner le détail de ce que tu as reçu. Encore une chose : N'oublie pas des essuie-mains à peluches quand tu m'expédieras des caisses et du savon.

¹⁰ The draft report in question (not included here) provides a sanitized summary of Brasseur's recently completed journey to the Upemba Depression.

J'espère que tout marche toujours au gré de tes désirs et que tu es heureux à Nivelles. J'ai hâte de te revoir mais je voudrais bien avoir un petit pécule pour rentrer. Aussi je me demande quelles sont les conditions de ceux qui prolongent ou qui font un 3^e terme, et sans rentrer surtout. Informe-toi et réponds-moi rapidement à ce sujet. Je voudrais aussi revoir Marie* et les enfants et tous enfin car il y a déjà plus de 4 ans que j'ai quitté et il doit y avoir pas mal de changements quand je rentrerai. Les camarades commencent à se faire rares au régiment et pour peu que cela dure encore 2 ou 3 ans je n'y retrouverai plus personne de connaissance. Albertine* est une grande jeune fille en ce moment et Albert* a fait probablement sa première communion. Quant à leur oncle il commence à devenir vieux et il pourrait fort bien avoir des gris en rentrant !

Deschamps* me dit – réponse à la copie que je t'ai envoyée – que puisque je ne veux pas envoyer d'agent à MPweto*, il en enverrait un. Il finit par où il aurait dû commencer. Son langage est tout différent des précédents et s'il me lance encore une petite bousculade, au moins il n'oublie plus que le Loföi ne lui appartient pas et « il se permet de me faire remarquer etc » tandis qu'avant « vous ferez ».

C'est égal, il ira te serrer la main pour moi à sa rentrée. [...].

Je partirai demain sans avoir vu Palmer* ; j'attendrai encore avant de lui faire son bon.

As-tu réglé avec la famille Demol* ?

Allons mon cher Désiré mille bonnes choses à toute la famille que j'embrasse et toi tout particulièrement. Amitiés aux camarades.

Ton dévoué frère
Clément